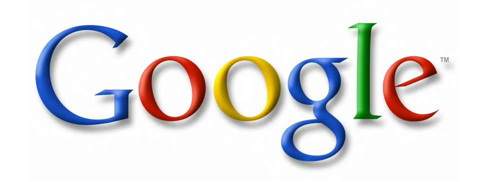




TRANSFERRED TO
FINE ARTS LIBRARY

LETTRES

DE

P.-J. DAVID D'ANGERS

A SON AMI

LE PEINTRE LOUIS DUPRÉ



CET OUVRAGE

A ÉTÉ TIRÉ

A DEUX CENT QUINZE EXEMPLAIRES

POUR

M. ROBERT DAVID D'ANGERS

Exemplaire de

M..

Nº



P.-J. DAVID D'ANGERS

Rome, 1815

DESSINÉ PAR INGRES

L. Dupré del. *Photogravure Goupil*

Pierre Jean David d'Angers

Villa Médicis, 1814





Photogravure Goupil

David d'Angers

LETTRES

DE

P.-J. DAVID D'ANGERS

A SON AMI LE PEINTRE

LOUIS DUPRÉ

PUBLIÉES AVEC PRÉFACE ET NOTES

PAR SON FILS

ROBERT DAVID D'ANGERS

OUVRAGE ORNÉ DE PORTRAITS ET DE VUES



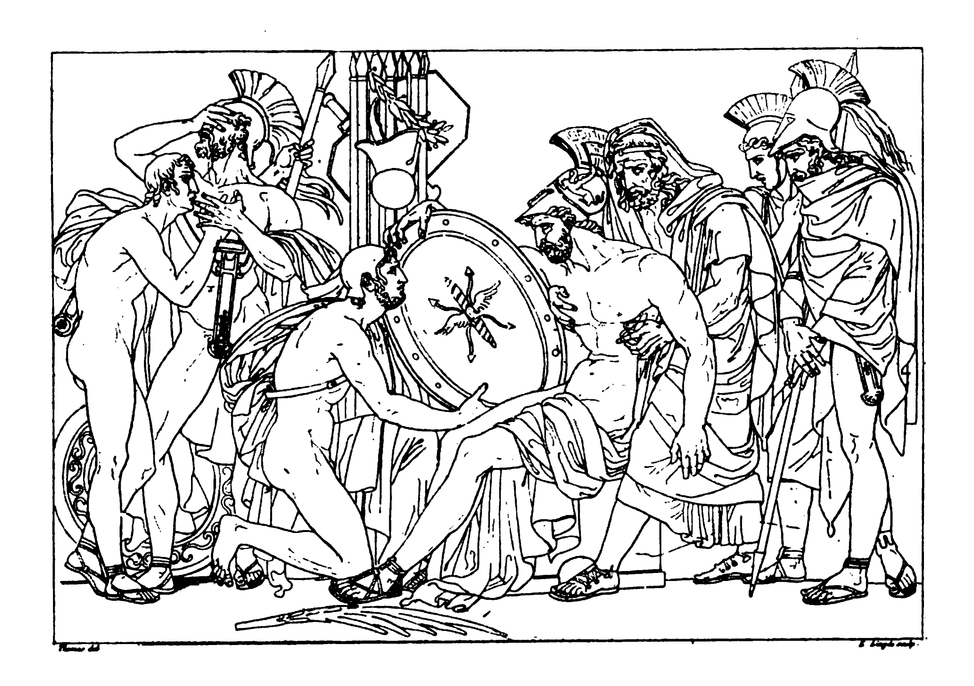
PARIS. ÉTIENNE CHARAVAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Furstenberg, 4

1891

PRÉFACE





PRÉFACE

Le hasard a mis dans mes mains les trente lettres que j'offre aux lecteurs, et, plus particulièrement, à ma famille, je veux dire mes amis et les artistes.

Elles sont, pour la plupart, écrites à Rome, à la Villa Médicis, où P.-J. David d'Angers était pensionnaire en 1814. C'est une période de sa vie restée jusqu'ici la moins connue.

Parmi ses amitiés, partagées entre ses camarades (1), une d'elles était particulièrement solide. C'était celle que leur sympathie d'idées communes sur les arts, sur la politique et les hommes en général avait cimentée entre lui et le peintre Louis Dupré, son collègue et destinataire de ces lettres.

Quel est l'artiste qui, en les lisant, n'y retrouvera les émotions, les

(1) Drölling, Ingres, Picot, Pallière, Granet, Abel de Pujol, peintres; Mazois, Châtillon, J.-L. Provost, architectes; Nanteuil, Cortot, Petitot, Pradier, Desbœufs, Auguste, Gatteaux, statuaires, et Chelard, Herold, Panseron, musiciens.

hésitations, les découragements même, bientôt vaincus, les anxiétés de toutes sortes qu'il a ressentis pendant sa carrière?

Pour ceux qui ont connu David d'Angers personnellement, ou même ceux qui n'ont appris à le connaître que dans cette remarquable biographie écrite par M. H. Jouin, ainsi que dans sa Correspondance, publiée par le même, on retrouve ici, où il est en plein dans sa jeunesse studieuse, toutes les qualités maîtresses, l'amitié sûre, la plus tendre, la préoccupation de la gloire dans l'art, en ce qu'il a de plus pur et de plus élevé, ainsi que, toujours, le dévouement à la patrie et à ses parents.

Les faiblesses du cœur, si naturelles chez un jeune artiste, qui, par cela même qu'il est artiste, sent, exalté qu'il est par la vue des merveilles qui l'entourent, toutes choses plus vivement que les autres, ne l'écartent pas longtemps de la mission si belle et si noble qu'il s'est tracée. Il a, en soi-même, la force de résister aux entraînements.

Cela tient à sa trempe républicaine, car, de toutes, c'est la meilleure et la plus solide.

Indépendamment de ces dons naturels, qui se retrouvent dans les âmes d'élite, comment eût-il pu en être autrement, lorsque, à peine âgé de dix-huit ans, en 1793, en Vendée, il suivait, sur les champs de bataille, son père, soldat de l'armée républicaine? Les grands spectacles qu'il eut sous les yeux devaient, sur une âme si noblement douée, produire ce qui est resté en elle pendant la vie du grand artiste : la grandeur et la fermeté.

A Rome, en 1815, il part pour délivrer le prince Murat, avec d'autres carbonari, par haine contre les Bourbons, par amour pour la France. Il est fait prisonnier dans les ruines de Pœstum, et il ne doit la vie qu'à un signe de franc-maçon, compris à temps par un officier hongrois, qui le sauva.

Dupré, son ami, celui-là même auquel il a écrit ces lettres, était avec lui; c'est ce qui explique pourquoi on n'y trouve rien qui rappelle cet acte de courage et de fidélité à la France.

Après avoir quitté Rome pour voir à Londres le fameux Flaxman et en éprouver la désillusion qu'il ne rencontra pas dans la vue des bas-reliefs du Parthénon, David revint en France pour consacrer sa vie d'artiste à la glorification du génie, du mérite et du courage, et sa vie de citoyen à la revendication des droits du peuple, trop longtemps exploité par les régimes absolus.

Oui certes, comme le dit si justement M. H. Jouin, David a créé

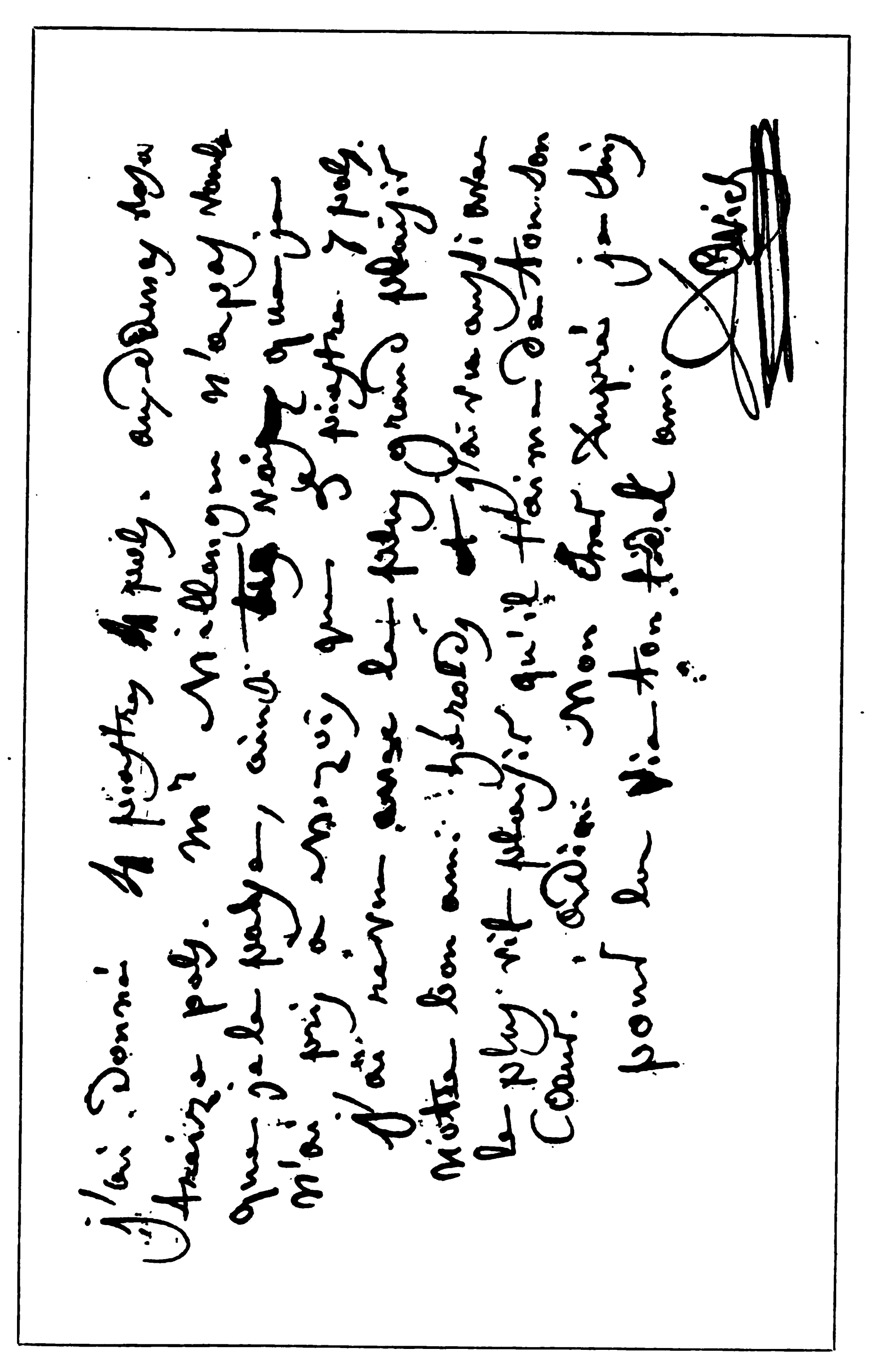
l'*art national*, par son culte pour les hommes qui ont illustré leur patrie, et il a eu le cœur assez large pour faire une apothéose de ceux-là mêmes qui, bien que n'étant pas dans ses idées, la méritèrent par leurs vertus.

Tout ce qui touche à un si grand artiste, à un citoyen d'un caractère si noble et si désintéressé, est bon à connaître, et j'ai jugé intéressant, dans un dossier de sa jeunesse, de montrer tout ce que plus tard, dans sa vie, ses œuvres et ses écrits, on reconnaît agrandi, mais toujours avec les mêmes qualités. Dans la fleur on pressent le fruit.

Des hommes comme celui-là peuvent et doivent servir d'exemple.

ROBERT DAVID D'ANGERS.





j'ai Donné 4 piastres 4 pols. aux deux de sa
treize pols. Mr Millanger n'a pas voulu
que je le paya, ainsi ~~[illegible]~~ n'ai que je
n'ai pris a Marquis que 3 piastres 7 pols.
j'ai reçu avec le plus grand plaisir
notre bon ami Hérold, et j'ai vu aussi avec
le plus vif plaisir qu'il t'aime de ton son
cœur. Adieu mon cher [illegible] je suis
pour la vie ton fidel ami.
David

Fragment de la lettre de David d'Angers n° V.


P J David d'Angers à Rome. 1818.



LETTRES



LETTRES

DE

P.-J. DAVID D'ANGERS

A SON AMI LE PEINTRE LOUIS DUPRÉ (1)

I

A Monsieur Dupré, peintre,

Strada di Chiaja, n° 163, Naples.

Rome, 1814.

Mon cher ami,

Je commencerai par vous parler des tourments, ou plutôt des remords de conscience que j'éprouve actuellement. Je vous dirai donc que votre composition me paraît très bien, que le dernier changement que vous venez de faire subir à votre Homère me paraît très sage. Si je vous envoie ces deux croquis, ce n'est pas pour vous engager à changer, c'est pour vous donner la preuve de ce que je trouve du plaisir à m'occuper de vous. Et puis, quelquefois plusieurs idées en font naître une bonne.

Peut-être que je mettrais Homère auprès du tombeau d'Achille, et puis que je ne ferais que très peu de nuages, ce serait plus sévère. Vous verrez l'idée d'un Homère jouant de

(1) Louis Dupré, né à Versailles le 9 janvier 1789, élève de Louis David, peintre du roi de Westphalie en 1811, mort à Paris le 12 octobre 1837. C'était un des meilleurs amis de David d'Angers. Dans une lettre écrite de Rome, le 10 juillet 1813, à son ami l'avoué Masson, il parle de David d'Angers en ces termes : « Un sculpteur qui a tout fait et tout reçu de la nature pour soutenir le nom de David qu'il porte. »



la lyre dans le moment où il voit son héros. Je ne sais si vous pourrez voir le motif de l'ajustement d'Homère comme je l'entends : ce bout qui tombe du côté droit pourrait, étant bien mannequiné, faire un pas mauvais effet. Pour le tombeau, il y en a dans les Étrusques, vous pourrez y mettre une bonne forme. Vous savez qu'il y avait des bandelettes aux tombeaux. Puis j'écrirais en grec sur le tombeau : *Aux mânes d'Achille.* Il me semble que les Grecs se seraient permis cela.

La tête de l'Homère doit être pleine d'inspiration et exprimer l'admiration. Il était la tête appuyée sur sa main, alors la main doit conserver la même expression. Je donnerais à la main qui tient la lyre une expression vive. Je voudrais savoir quel est le motif du bras tendu de l'Achille, dans votre esquisse. J'ai cru qu'il posait une couronne sur la tête d'Homère. Je vais vous dessiner l'Achille de profil, je vous dessinerai la tête avec le casque comme je le ferais. Si vous n'avez pas la tête d'Homère, dites-le-moi, je vous en ferai un petit croquis. Rappelez-vous bien, mon cher Dupré, qu'il est de votre intérêt de travailler avec ardeur à ce tableau. Si vous faites tout votre possible, je réponds d'avance qu'il vous fera le plus grand honneur. D'ailleurs c'est fort heureux que vous ayez ce tableau-là à faire parce que vous mettrez à profit les études que vous avez faites. Je vous assure que je voudrais bien avoir une figure en marbre à faire ! En me donnant de l'émulation, cela me tirerait du bourbier où je suis. Enfin, comme il me paraît que votre tableau est un effet de lune, vous n'oublierez pas de mettre quelques étoiles. Inspirez-vous, pour dessiner vos figures, des belles choses antiques, qui y ont rapport, mais surtout prenez garde de faire *raide.*

Rappelez-vous qu'il n'y a rien de si souple que les belles figures antiques et qu'il serait mieux de copier la nature servilement que de croire la corriger en faisant des contours de convention. Quand vous aurez le modèle, copiez-le, sans vous



inquiéter d'autre chose. Par exemple il y a des cas où il faut que le sentiment travaille, comme à l'Achille, vous lui ferez des pectoraux très amples, le col solide pour caractériser la force. Vous vous rappellerez que le bras, à l'endroit du deltoïde, doit être très large et au biceps, puis diminuer par gradation en arrivant à la main. Il faut aussi laisser briller les grandes lignes principales du corps, pour faire large. Dans les figures antiques, ce qui leur donne un aspect de grandeur, c'est que les détails sont sacrifiés aux grandes masses. Les pectoraux sont bien accusés, les dentelés sont extrêmement passés et doux. Toutes les parties du corps suivent la même règle, les cheveux, les mains, les pieds, etc., etc. C'est le vrai principe pour *faire grand*.

Dernièrement, à Pœstum, vous avez vu que l'architecture des anciens était subordonnée à ce principe. Surtout, mon bon ami, copiez le modèle. Vous vous rappellerez aussi ces lignes droites de cheveux qui, en opposition avec des lignes courbes, donnent du caractère. Je vous engage aussi à ne pas faire comme la plupart des peintres, qui font des Philoctète, des Ajax, tout blancs, comme s'ils avaient été vêtus à notre manière.

Travaillez le plus que vous pourrez, mon cher Dupré, à consolider votre talent. Rappelez-vous que c'est le vrai moyen d'acquérir le vrai bonheur. Je devrais dire *travaillons,* mais j'ai honte de parler de moi, parce que je suis un lâche, d'autant plus lâche, que la nature m'avait peut-être doué d'un peu de facilité pour mon art; je vous dirai donc, mon bon ami, que je n'ai rien fait depuis que vous êtes parti. J'ai fait la connaissance de deux femmes qui ne m'ont pas laissé le temps de donner un coup de crayon. Fort heureusement que je me réveille de ma léthargie et que je rougis de ma faiblesse : mon parti est bien pris, je ne veux plus avoir de ces connaissances qui font perdre

tant de temps. Voilà ma confession, à l'égard de mes remords de conscience.

Actuellement je vais vous parler un peu de mes projets et vous demander des avis. Je n'ai plus que les yeux, le nez et la bouche de mon Ulysse à faire (1). J'avais d'abord l'intention de vous demander s'il n'aurait pas été possible de le vendre à Naples; mais j'ai réfléchi qu'en l'envoyant à Paris, il sera exposé au Salon, que je trouverai peut-être à le vendre, ou à emprunter de l'argent dessus, pour faire commencer de suite une figure en marbre, dont je veux faire le modèle. Je ne sais si je vous en ai dit le sujet?

Apollon, après avoir tué Hyacinthe, le pleure et couronne sa lyre de la fleur qui vient de naître de son ami. Quand je l'aurai composée, je vous l'enverrai, afin que vous me disiez votre avis. Si j'avais le bonheur de réussir cette figure, elle serait exposée au second Salon qui aura lieu dans deux ans, et l'ami Dupré y exposerait aussi un tableau, et alors nous allons en Grèce! quel beau rêve!...

Adieu, mon bon ami, faites dans les musées des croquis de tout ce qu'il y a de curieux. Auguste (2) m'a dit que dans les églises il y avait de très belles choses.

Je n'ai pas pu m'acquitter de votre commission à l'égard de Mazois (3), parce que le matin où il devait épouser Mme de Lauréal (4), il a disparu, et il ne s'est pas fait revoir.

Conservez-moi votre amitié et croyez-moi pour la vie votre fidèle.

DAVID.

(1) Le buste d'Ulysse est actuellement au musée d'Angers.

(2) Auguste Lethière, fils du directeur de l'Académie de France à Rome.

(3) François Mazois, architecte, né à Lorient (Morbihan) en 1783, mort à Paris le 1er janvier 1827.

(4) Mme de Lauréal, dame angevine.

Je ne vous écrirai pas par Drölling (1), parce qu'il part demain, je croyais qu'il ne partait que samedi. Je vous engage à être de la plus grande discrétion sur l'état de vos affaires. Au sujet de ce que je vous dis dans ma lettre, n'en prenez que ce qui vous plaira. Je ne me pique pas de pouvoir donner des avis, bien au contraire, car j'en ai plus besoin que personne; mais je vous ai écrit ce que j'ai pu me rappeler des conseils de notre bon maître M. David (2), et, si je vous écris comme cela, sans façon, c'est dans l'idée où je suis que vous me ferez le plaisir de brûler mes lettres.

Je vais vous envoyer les dessins que je vous promets, le plus tôt possible. Vous, écrivez-moi aussi plus souvent, pour peu que votre travail n'en souffre pas. Ah! mon ami, que vous habitez un beau pays! Depuis que j'ai lu la description qu'on en fait dans *Corinne,* je me sens un désir étonnant de le voir.

Adieu.

II

Monsieur Dupré, peintre,

Palazzo Francavilla, Naples.

Rome, 19 décembre 1814.

Je vous remercie, mon cher ami, des crayons que vous m'avez envoyés, je vous remercie surtout de l'attention que vous avez de m'écrire le plus souvent qu'il vous est possible. Il faut être aussi bon ami que vous l'êtes et aussi sensible

(1) Michel-Martin Drölling, peintre, né à Paris le 7 mars 1786, prix de Rome en 1810, membre de l'Institut le 31 août 1833, mort à Paris le 9 janvier 1851.

(2) Louis David, l'illustre peintre, maître de David d'Angers.

pour juger du plaisir que vos lettres me font. Pour moi, j'ai été un peu négligent à votre égard, mais la raison en est que j'avais à cœur de terminer la copie de l'ouvrage de M. Mellingen (1) et j'en suis sorti à mon honneur, sauf les deux dernières livraisons, que nous n'avons pas encore à la Villa. Je viens de porter à M. Mellingen la lettre que vous lui envoyez, mais je n'ai pu lui parler; dans quelques jours j'y retournerai.

Drölling vient de vous acheter des couleurs; il attendait toujours que vous lui disiez, comme vous le lui aviez promis, combien vous en vouliez et par quelle occasion il devait vous les faire passer. Il y a pour 22 pols de laque et de cobalt et pour 6 pols de couleurs en vessies.

Dans une de vos lettres, vous me dites que si je n'ai rien remis à Mazois, il doit me rester encore de l'argent. Cela me surprend beaucoup, parce que, dans une de mes lettres, je vous ai dit que j'avais donné à Mazois les 8 piastres et 61 baïoques restant de votre montre, ne trouvant pas d'autre occasion, et d'autant plus qu'il m'avait dit qu'il vous ferait parvenir cet argent tout de suite. Je vous prie de m'éclairer sur cet article. Pour les 3 piastres de Wibert, je vous avais encore dit que le masque d'Homère avait coûté 6 pols, la caisse 5 et puis 3 pols à Dessenty (2), qui était chargé de vous le faire parvenir. Sur les susdites 3 piastres, il me restait 13 pols, que j'ai donnés aux dames Rosa (3), parce qu'elles m'ont dit que vous leur deviez encore quelque chose. Encore actuellement vous devez encore à leur compte 12 pols. Voilà, mon ami, l'emploi que j'ai fait de votre argent.

(1) Antoine-Ignace Melling, peintre, né à Carlsruhe le 27 avril 1763, mort à Paris le 15 septembre 1831. — Il a publié un *Voyage pittoresque à Constantinople et sur les rives du Bosphore* (de 1807 à 1824) et un *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises*. C'est du premier de ces ouvrages que parle David d'Angers.

(2) Dessenty, expéditionnaire romain.

(3) Dames Rosa, logeuses et gardiennes des effets des élèves de l'École.



Il faut me dire si je vous dois quelque chose dont je ne me rappellerais pas. Surtout, dites-moi de suite si Mazois vous a fait passer le restant de votre montre; je viens de le voir il y a un instant, il m'a dit que cet argent était signé sur son livre, qu'il vous l'avait passé de suite comme il me l'avait dit.

Voilà la mesure de votre cahier du texte de l'ouvrage de M. Mellingen. Un pied moins quatre lignes de hauteur, sur huit pouces deux lignes de largeur. Vous rirez de voir un plan pour si peu de chose, mais c'est que je n'ai pas beaucoup l'habitude des mesures.

J'oublie toujours de vous demander de me faire passer, par la première occasion, deux bouteilles d'eau de Cologne. Il faut que vous sachiez que M[lle] Annafelice (1) m'a raccommodé des chemises qui étaient en mauvais état. Elle n'a pas voulu d'argent pour cela, seulement elle m'a dit que quand je trouverais une occasion pour Naples, elle me priait de lui faire venir une bouteille. Tout aussitôt j'ai dit que j'allais vous en demander. Comme je l'avais oublié, j'en ai jeté la faute sur vous, mon cher Dupré, ne m'en veuillez pas. J'ai toujours oublié aussi de vous faire compliment du portrait de Wibert, il m'a fait beaucoup de plaisir.

J'ai dit à Ingres (2) que vous m'aviez fait part du plaisir que sa dernière figure de femme vous avait fait éprouver; il m'a chargé de vous dire qu'il attachait un grand prix à vos compliments, que vous étiez le seul qui lui en eût donné des nouvelles, car il ignorait jusqu'alors ce qu'elle était devenue. Lui et sa femme vous disent bien des choses. Quand vous m'écrirez, donnez-moi des détails sur la réussite de cette

(1) M[lle] Annafelice, fille des dames Rosa.

(2) Jean-Auguste-Dominique Ingres, peintre, né à Montauban le 15 septembre 1781, prix de Rome en 1802, membre de l'Institut en 1825, mort à Paris le 14 janvier 1867. Il fit en 1815 le portrait de David d'Angers.

figure, si toutefois vous en avez de satisfaisants, afin que je les lui communique.

Nanteuil (1) me dit toujours qu'il est très étonné de ce que vous ne lui répondiez pas, au sujet de la demande qu'il vous a faite il y a déjà longtemps. Le père de Nanteuil est lié étroitement avec Cortot (2), ils ont toujours de grandes choses à se dire. Pour le fils, c'est toujours le même.

Dites, je vous prie, à Châtillon (3), que je le remercie de son bon souvenir, et qu'ayant eu l'avantage de vivre avec lui assez pour le connaître, c'est ce qui me fait attacher le plus grand prix à son amitié. Je suis content pour vous que vous soyez lié avec lui, parce qu'il mérite d'avoir un ami comme vous, mon cher Dupré.

Adieu, je suis pour la vie votre fidèle ami.

David.

Je griffonne parce que j'ai peur de manquer l'occasion de M. de Villers, il est déjà si tard. M. Lafond (4) vous dit bien des choses, et surtout ce bon Alexandre, qui est le roi des hommes. J'ai voulu relire ma lettre, mais il m'a été impossible de le faire; je ne sais comment vous ferez pour la lire, il faut de l'indulgence.

(1) Charles-François Nanteuil, statuaire, né à Paris le 9 août 1792, prix de Rome en 1817, membre de l'Institut en 1831, mort à Paris le 1er novembre 1865.

(2) Jean-Pierre Cortot, statuaire, né à Paris le 20 août 1787, prix de Rome en 1809, membre de l'Institut en 1825, mort à Paris le 12 août 1843.

(3) André-Marie Châtillon, architecte, né à Paris le 7 décembre 1782, prix de Rome en 1809, mort à Paris le 11 septembre 1859.

(4) Peut-être le peintre Charles-Nicolas-Raphaël Lafond, né à Paris en 1774, mort dans la même ville le 16 janvier 1835.

III

M. Dupré, peintre,

Strada di Chiaja, palazzo Francavilla, à Naples.

Rome, le 3 janvier 1815.

Enfin me voilà donc libre! Je suis débarrassé des lettres à mes soi-disant protecteurs, encore je n'ai pas écrit à tous ceux auxquels j'avais l'habitude d'écrire les autres années. J'ai voulu terminer toutes ces lettres de bienséance, qui m'ont beaucoup ennuyé, comme vous devez bien le penser, pour m'entretenir avec vous, mon cher ami, et aussi pour vous souhaiter de bien bon cœur une bonne année.

Je suis bien content que vous soyez raccommodé avec Mazois, car dans ce monde le nombre des ennemis est plus grand que celui des amis, c'est pour cela qu'il faut beaucoup de ménagements. Je crois pouvoir vous assurer que Mazois est porté naturellement à rendre service à ses amis, mais il faut le connaître et savoir en passer. Il montre et fait les plus grands éloges des dessins que vous lui avez envoyés. Ces dessins sont très bien faits et font grand plaisir parce qu'ils sont naïvement dessinés.

Je suis cependant parvenu à faire partir ma tête pour Paris. Une difficulté s'opposait à son départ, les frais de transport reviendront à 23 piastres au moins. Vous sentez bien qu'il m'aurait été impossible de donner cet argent. J'ai pris le parti de l'adresser à M. Roland (1), et alors je lui re-

(1) Philippe-Laurent Roland, statuaire, maître de David, né à Marc-en-Pevèle (Nord), le 13 août 1746, membre de l'Institut en 1795, mort à Paris le 11 juillet 1816.

mettrai le port *quand il plaira au bon Dieu !* Car je prévois que je serai longtemps gêné d'argent. Je viens cependant d'acheter un bloc de marbre pour faire ma tête d'*Angéline* (1). J'ai changé d'idée pour la coiffure, je n'en ferai plus une Minerve, je vais changer l'ajustement. J'en ferai peut-être une amazone.

Je fais tout mon possible pour me monter la tête et pour renouveler mon enthousiasme, mais c'est en vain ! L'ennui s'est emparé de moi. Je souffre cruellement. Il me faut un autre genre de vie que celui que je mène à la pension. C'est pourquoi je vais terminer le plus promptement possible ce que je dois à l'Académie et alors je vous rejoins de suite. Je sais bien que je ne serai jamais heureux ; mais, du moins, j'aurai changé de manière de vivre, et puis, si nous pouvons faire le voyage de la Grèce et laisser, pour quelque temps, le pays maudit où la fortune ne favorise que les intrigants. Et puis j'ai un certain pressentiment de ce que, dans ce pays, je trouverai le remède aux ennuis que m'a fait connaître ma malheureuse étoile.

Dans la lettre que j'écris à M. de Lacépède (2) je lui parle de mon projet, nous verrons quelle réponse il va me faire ! De quelque manière que cela tourne je destine ma retenue et l'argent de mon voyage (donné par l'Académie) au voyage de Grèce, afin d'y aller comme dessinateur, il ne faut pas y compter, parce que je n'ai pas assez de bonheur. J'ai donné à M. Mellingen quelques atteintes (*sic*) sur notre projet de voyage, je n'ai pu en recevoir une réponse favorable à nos désirs. Actuellement, je ne parle à personne de ce projet, parce que d'autres plus heureux que nous pourraient le faire.

Il faut que je vous conte une gaucherie que je viens de

(1) Ce buste fut acheté par Louis Bonaparte, frère de Napoléon.
(2) Le célèbre naturaliste, protecteur de David d'Angers.

faire. Le duc de Caserte, quand je le vis ces jours derniers, me dit qu'il avait encore une lettre à me remettre de votre part. Je la reçus à dîner, je n'eus rien de plus pressé que d'ouvrir une lettre qui me venait de vous et sur laquelle il y avait mon nom. En lisant les premières lignes, je me suis aperçu de ce qu'elle était pour M. David, de manière qu'actuellement je ne sais comment faire. D'ailleurs Auguste Lethière était parti pour Paris le matin. Cependant je pourrai la recacheter avec de la cire et à la première occasion la lui envoyer.

Auguste Lethière est donc parti pour Paris; il y restera huit jours et de là il passera à Londres. Son père (1) va faire dans cette ville une exposition de son tableau de Brutus (2). Il vient de vendre à un Anglais son tableau de Pâris et le dernier tableau d'Homère; il les a vendus 15,000 francs les deux (3).

Mme Lauréal est dans mon pays actuellement. Elle a eu la bonté de dire à mon père que je ne faisais que faire l'amour, que je ne travaillais pas, que je ruinais tellement ma santé qu'elle désespérait de moi, et tant d'autres gentillesses que cela m'a valu de la part de mon père de graves remontrances. Cependant, après ce sermon, mon père m'a annoncé qu'il m'assurait de bons protecteurs. Effectivement ceux dont il m'a parlé sont des premiers à la Cour; ainsi, mon cher Dupré, tout n'est pas encore désespéré pour nous deux. Si nous retournons en France, ce qui sera le plus tard possible, j'espère qu'on vous nommera à Paris, comme à Rome, mon frère. Il est bon de vous dire que dans plu-

(1) Guillaume-Guillon Lethière, peintre, né à Sainte-Anne (Guadeloupe) le 10 janvier 1760, directeur de l'Académie de France à Rome de 1811 à 1820, membre de l'Institut en 1825, mort à Paris le 21 avril 1832.

(2) Ce tableau de Lethière est actuellement au musée du Louvre.

(3) Ces deux tableaux de Lethière sont en effet à Londres.

sieurs maisons on me demande des nouvelles de mon frère qui a été arrêté à Monte Cavallo.

Je viens de recevoir votre lettre du 26. J'ai fait part à Ingres de ce que vous dites à l'égard de sa figure; sa femme et lui vous remercient bien, ils vous disent mille choses honnêtes. Vous êtes le seul qui leur ait donné des nouvelles de cette figure. Comme Nanteuil était là quand j'ai reçu votre lettre, sans avoir réfléchi sur l'article que vous aviez écrit pour lui, je lui ai donné à lire; c'est en cela que j'ai fait encore une gaucherie, parce que j'aurais dû savoir que Nanteuil n'étant pas susceptible de connaître le sentiment de l'amitié, cet article ne devait faire que d'irriter son orgueil. Je me réserve de lui dire ma façon de penser quand nous serons seuls.

Permettez-moi, mon cher Dupré, une réflexion que vous sentirez tout de suite. On peut dire tout ce que l'on veut quand on parle aux personnes, parce que *c'est le ton qui fait la musique,* mais quand on écrit, on est obligé de ménager ses expressions, parce que ceux qui lisent et qui ne connaissent pas les motifs qu'on a pour écrire ainsi, vous jugent tout de suite tout autrement qu'on ne le mérite. C'est pour cela que j'ai eu le plus grand tort de faire lire à Nanteuil cet article, parce qu'il n'aurait jamais été en droit de vous reprocher d'être négligent pour vous écrire. Moi, je me défie de ces gens qui se donnent l'air intéressant, qui sont bien avec tout le monde. Il sera bien sûr fâché contre moi, parce que je vais lui faire part de mes réflexions.

Ainsi, mon cher ami, si vous recevez une lettre de lui, n'y faites pas attention, parce que nous avons tous les deux la réputation d'être de *mauvaises têtes*. J'attends de votre amitié deux choses, la première, que quand vous écrirez vous exprimerez moins franchement votre façon de penser, la seconde, que vous ne fassiez aucune attention à ce que vous

écrit Nanteuil. Et puis surtout ne vous fâchez pas de ce que je viens vous dire, parce que c'est l'extrême amitié que j'ai pour vous, qui me fait vous écrire ainsi. J'en attends autant de vous. Vous me ferez toujours plaisir de me dire mes défauts, car j'en ai beaucoup.

M. Lethière m'a dit hier que Lemasle (1) était à Rome et qu'il m'attendait le matin chez lui. J'y suis allé; il m'a dit qu'il espérait que je ferais en marbre une copie de la Vénus. Il m'a demandé le prix afin d'en faire part. Je me suis informé auprès d'un sculpteur, on m'a dit qu'on pouvait la faire pour 1,000 francs. Ainsi j'attends la réponse. Il paraît que Chélard (2) a parlé de moi pour cette affaire. Peut-être que j'irais conduire cette figure à Naples et alors nous nous verrions plus promptement. Dites bien des choses à nos amis Châtillon, Herold (3) et Chélard. Dites-lui, à ce dernier, que M. De Potter (4) le prie de lui dire de qui est la traduction en français d'Hésiode.

A présent, je pense à une chose, comme je tutoie des personnes avec lesquelles je suis peu lié, le mot de *vous* me fait peine à écrire quand c'est pour *toi*. Ainsi donc dorénavant nous nous dirons *toi*, *senza ridere sa.*

Le bon Alexandre, qui t'aime bien, te dit bien des choses, il va bientôt partir pour l'Amérique. Mlle Constance m'a chargé de te dire les choses les plus aimables. Mme de Lavallette (5) m'a demandé ton adresse parce qu'elle veut

(1) Louis-Nicolas Lemasle, peintre, né à Paris le 3 décembre 1788, mort en 1870.

(2) Hippolyte-André-Jean-Baptiste Chélard, musicien, compositeur de musique, né à Paris le 1er février 1789, prix de Rome en 1811, mort en 1861.

(3) Louis-Joseph-Ferdinand Herold, compositeur de musique, né à Paris le 28 janvier 1791, prix de Rome en 1812, mort à Paris le 19 janvier 1833.

(4) Louis-Joseph-Antoine De Potter, publiciste et historien belge, né à Bruges le 26 avril 1786, mort dans la même ville le 22 juillet 1859. Il était alors depuis 1815 attaché à la légation des Pays-Bas à Rome.

(5) La comtesse de Lavallette, qui sauva son mari emprisonné et condamné à mort.

t'écrire. La caisse pour mon buste de vieux est faite, mais j'attends que je sois moins *gueux* pour te l'envoyer.

Panseron (1) est décidé à aller à Naples; tu sais ce que je pense de lui, il a encore bien à changer dans son caractère pour être égal à Chélard, à Herold, mais il est très jeune.

Adieu, mon cher Dupré, crois toujours à l'amitié de ton fidèle.

DAVID.

Je serais bien content d'avoir des travaux à la Cour de Naples afin de ne rentrer en France que le plus tard possible. D'ailleurs c'est quand on a de l'ouvrage qu'on peut mettre à profit le fruit de ses études. Ainsi, mon cher Dupré, mettons beaucoup de prudence dans notre conduite dans le monde. Il ne faut heurter personne, être très discret, bien éprouver les personnes avant de leur accorder notre confiance. Quand je vois M. Lethière faire bonne mine à des personnes qu'il connaît bien pour avoir dit du mal de lui! voilà des leçons pour nous. Au diable le talent! quand on n'a pas les occasions de le faire voir. Tu me connais assez pour savoir que je ne suis pas un homme à faire des bassesses, mais je veux profiter de toutes les occasions qui me mettraient à même de travailler.

Drölling a obtenu une année de plus à la pension; quand Mazois m'aura donné de l'argent, je le payerai, ainsi que les dames Rosa.

(1) Auguste Panseron, compositeur de musique, né à Paris le 26 avril 1795, prix de Rome en 1813, mort en juillet 1859.



Heliog & Imp Lemercier.

VILLA MEDICIS

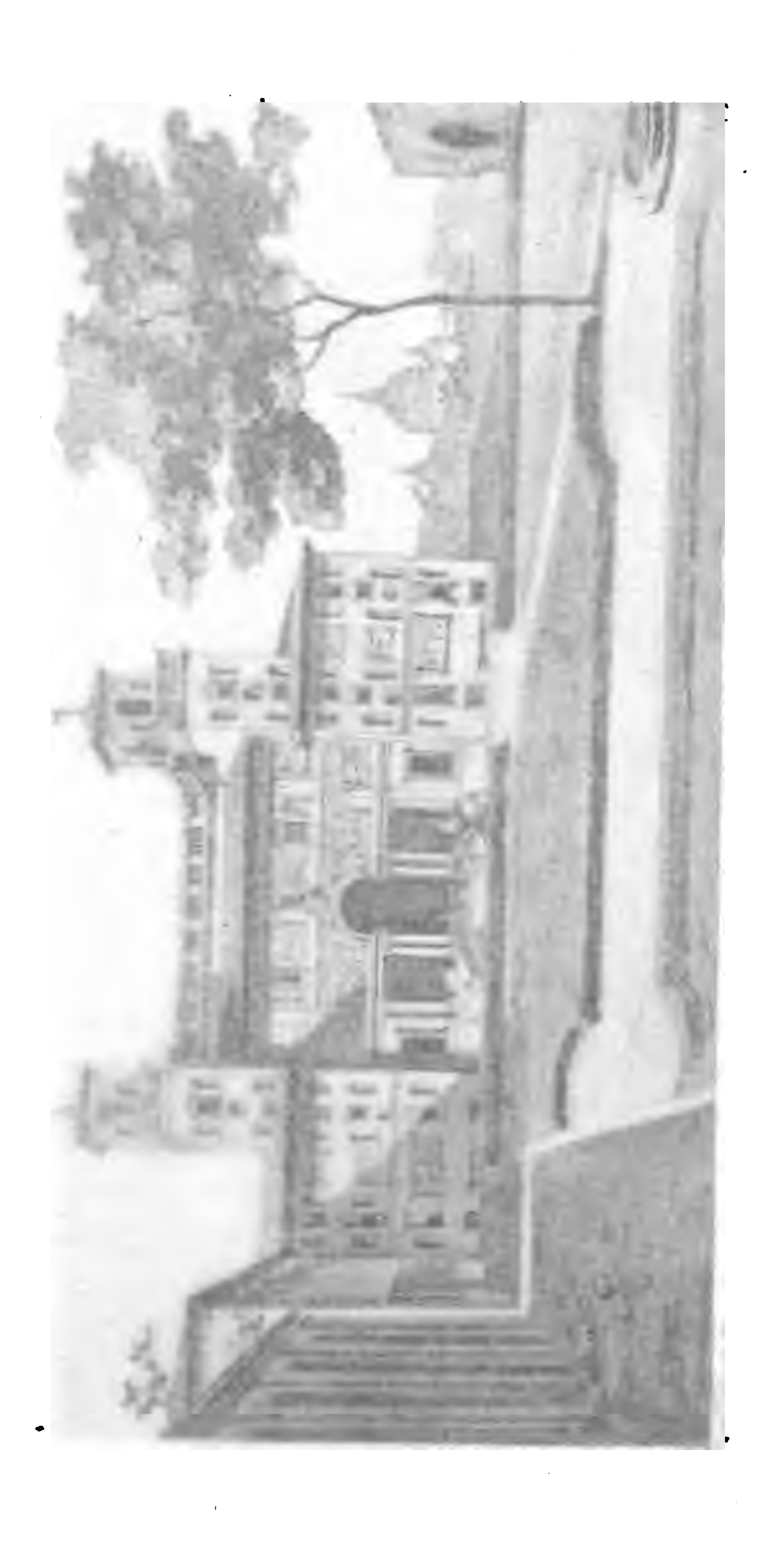
1814

[illegible] que les premières impres-

[illegible] je n'ai pas payé le port de [illegible]

[illegible]

[illegible] le 23 février 18[illegible]



IV

Al signor L. Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, le 20 janvier 1815.

Mon cher ami,

Je t'envoie les couleurs que tu as demandées et le restant de ton argent, qui se monte à 8 piastres, ainsi que ma tête d'Ulysse, qui a été regrattée et abîmée par le mouleur. Ne la fais pas voir, car je crois qu'elle n'est pas visible, et tu sais qu'il est très essentiel que les premières impressions soient avantageuses. Je n'ai pas payé le port de tous ces objets parce que l'on m'a dit qu'il était plus sûr de le payer lors de leur réception.

Tu dois avoir reçu par le dernier courrier une lettre de moi, dans laquelle je te dis que M. Granet (1) te prie de voir le tableau de *la Prise de Grenade* peint par M. de Forbin (2) et de dire combien tu voudras pour un dessin de deux pieds de long, et quand tu pourrais l'avoir fini. Aussitôt que M. Granet saura ta réponse, il écrira à M. de Forbin pour savoir si le prix lui convient. Ce tableau est actuellement à Portici; tâche de répondre par le prochain courrier.

Je travaille le plus qu'il m'est possible afin de quitter Rome promptement. J'espère au prochain courrier te faire part du parti que je dois prendre et te demander ton avis.

(1) François-Marius Granet, peintre, né à Aix le 17 décembre 1775, membre de l'Institut en 1830, mort à Aix le 21 novembre 1849.

(2) Le comte Auguste de Forbin, peintre, directeur des musées royaux en 1816, né à La Roque d'Anthéron (Bouches-du-Rhône) le 9 août 1777, mort à Paris le 23 février 1841.

Il y a ici un riche Américain à qui l'on doit parler pour savoir si je ferais bien d'aller dans son pays. Cockerell (1), à qui j'ai parlé hier, me disait que j'aurais tort de faire ce voyage, que je ferais beaucoup mieux d'aller à Londres, et qu'en me faisant recommander à Flaxman (2), qui a d'immenses travaux, je pourrais travailler chez lui et me faire connaître par la suite. J'aurais au moins l'avantage de pouvoir étudier d'après les belles choses qui sont venues de Grèce dans ce pays. Il me disait encore qu'il n'y avait pas de sculpteurs à Londres.

Voilà, mon cher, sur quoi roulent mes espérances de bonheur. Elles sont bien vagues, mais mon savoir l'est aussi. Je t'avouerai que si je prenais des engagements pour ce pays, ce ne serait qu'après t'avoir consulté et avoir su si ton intention était que nous ne *nous séparions* jamais. Je crois aussi que je n'ai pas besoin de te dire que je refuserais une fortune certaine pour ne me jamais séparer de toi, pour peu cependant que j'aie au moins la certitude de pouvoir exister et ne pas retomber dans des circonstances aussi critiques que celles dans lesquelles je me suis trouvé à Paris, car, je l'avoue, je ne les supporterais plus avec autant de courage.

Tu sais combien l'idée d'aller à Athènes (3) me rendrait heureux : juge combien je dois souffrir actuellement de savoir que ce projet est une chimère pour moi. Si je savais dessiner le paysage et un peu l'architecture, je trouverais bien sûr des occasions, et puis il se trouve si peu de gens qui aiment réellement les arts actuellement, que je ne pour-

(1) Charles-Robert Cockerell, architecte anglais, né à Londres le 27 avril 1788, mort dans la même ville le 17 septembre 1863. Il était alors occupé à la restauration du Capitole.

(2) John Flaxman, statuaire anglais, né à York le 6 juillet 1755, mort le 7 décembre 1826.

(3) Louis Dupré fit le voyage de Grèce en 1819.

rai jamais trouver un Mécène qui me porte sur cette terre sacrée.

Je t'avoue que l'idée d'aller à Londres, comme me disait Cockerell, me sourit quelquefois. Voir Flaxman et recevoir de ses leçons, ce serait un très grand avantage! J'aurais alors étudié sous les deux plus grands hommes du monde savant. Je n'ose pas dire *nous,* car qui sait si tu ne préfères pas (et avec raison) voir le beau ciel de la Grèce plutôt que les brouillards de la Tamise. Cependant, si tu te rappelles bien, dans nos promenades du Colysée, nous parlions souvent de notre voyage à Londres; il est vrai que nous devions auparavant aller en Grèce. Enfin, de quelque manière que cela tourne, il ne faut pas, et je ne veux pas croupir à la pension. Je suis absolument content de changer de manière de vivre et de penser un peu *à voler avec mes ailes.*

Et puis je crois que l'air de Rome ne m'est pas sain, car j'y suis souvent malade. Actuellement j'ai un rhume qui m'a donné la fièvre et une inflammation de la gorge qui m'empêchent de travailler comme je le voudrais. Joins à cela que je m'ennuie d'une manière à faire plaisir. Cependant j'espère être débarrassé de ma figure et de ma tête avant deux mois et alors aller à Naples — si toutefois le ciel n'en décide pas autrement.

Voilà bien du bavardage qui devra sans doute t'ennuyer beaucoup, mais, par amitié, tu m'auras lu jusqu'au bout, et cela ne te fera pas changer à l'égard de celui qui sera toujours pour la vie ton fidèle ami.

David.

Je viens d'apprendre par les nouveaux pensionnaires qui arrivent de Paris, qu'une société de dix-huit artistes,

tant peintres que sculpteurs, vient de partir pour le Brésil (1). Il paraît que ce gouvernement leur assure un sort très distingué.

Si tu veux me faire un plaisir, qu'on ne voie pas cette lettre, tu m'obligeras.

V

A M. Dupré, peintre,

Al palazzo Francavilla, à Chiaja, Napoli.

Rome, le 7 mars 1815.

Mon cher ami,

Fort heureusement que cette occasion se présente pour que nous puissions te donner de nos nouvelles. Je crains bien que notre correspondance ne soit interrompue pendant quelque temps. Cependant il y a un moyen très sûr pour nous écrire, c'est celui de remettre nos lettres à un voiturier, alors celui qui les reçoit les lui paye, car à ces messieurs il ne faut jamais rien payer d'avance.

J'espère, dans quelques jours, t'envoyer ma tête d'Ulysse ainsi que le croquis pour cette dame. Je vais lui faire un sujet de l'Ancien Testament. *Dieu veuille que tout cela arrive à temps !*

Je serais enchanté que quelque circonstance imprévue m'évite l'ennui de faire ce que je dois à la pension. On vient d'ébaucher ma figure, mais j'ai terriblement à travailler

(1) Le roi de Portugal Jean VI avait résolu de créer au Brésil une académie des beaux-arts, et le marquis de Marialva, ambassadeur à Paris, avait été chargé d'engager les artistes français à se rendre à Rio-de-Janeiro.

pour la terminer. C'est une des gentillesses de M. Lethière de me forcer à faire cette figure; je n'ai pas le bonheur de lui plaire assez pour qu'il ne me fasse pas de mal. Il sait bien accorder à Cortot des deux ans de prolongation, des bustes, etc. J'ai si peu de patience que j'ai beaucoup de peine à prendre mon parti en brave sur cet article.

Comme j'enrage de ne pas pouvoir te dire tant de choses que j'ai à te dire, il faut absolument se contraindre; ce malheureux mot *prudence* doit être à l'ordre du jour. A Naples vous devez savoir les nouvelles même plus promptement que nous à Rome.

Tu dois avoir reçu, ces jours derniers, une lettre de moi ainsi que la troisième livraison de l'ouvrage de M. Mellingen. J'ai payé Drölling et M[mes] Rosa. Au premier j'ai donné 4 piastres et 4 pols ; aux dames Rosa 13 pols. M. Mellingen n'a pas voulu que je le paye; ainsi tu vois que je n'ai pris à Mazois que 5 piastres 7 pols.

J'ai reçu avec le plus grand plaisir notre bon ami Herold et j'ai vu aussi avec le plus vif plaisir qu'il t'aime de tout son cœur. Adieu, mon cher Dupré. Je suis pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

Je te fais mon compliment bien sincère du portrait d'Herold, il est très bien fait; celui de M. Dunouy (1) est très ressemblant (2). Tu fais bien de te mettre à graver. Dans ce monde il faudrait savoir faire de tout. *Termine le plus promptement possible ton tableau d'Homère,* ne néglige pas cet avis.

Fais-moi le plaisir de saluer M. et M[mes] Dunouy pour moi.

(1) Alexandre-Hyacinthe Dunouy, peintre, né à Paris en 1757, mort en 1843.
(2) Le portrait de Dunouy par Louis Dupré figura au Salon de 1817.

VI

Al signor Dupré, pittor,

Strada di Chiaja, palazzo Francavilla, Napoli.

Rome, le 22 mars 1815.

Mon cher ami,

Je te recommande la personne qui te remettra ce billet. Elle est intéressante par ses malheurs et puis de plus parce qu'elle est l'amie intime d'une personne que j'aime beaucoup. Tu sais comme j'aime !... Enfin, mon ami, cette occasion me procure encore le bonheur de m'entretenir un instant avec toi. Voilà la troisième lettre que je t'écris sans recevoir de réponse. Herold attend aussi avec beaucoup d'impatience que tu lui écrives et que tu lui envoies les lettres qu'on t'aura adressées pour lui. J'espère beaucoup que nous ne tarderons pas à nous revoir : souvent d'un mal il peut naître un bien, je ne sais si tu me devines. « Sont pas tous morts, tonnerre », etc., etc.

Je t'apprends que Cortot vient de recevoir l'ordre de faire la statue de Sa Majesté le roi.

Écris aux dames Rosa parce qu'elles se fâchent de ta négligence. Tu sais que nous avons besoin de mettre nos effets. *Ma capito...*

Adieu, mon cher Dupré, je suis toujours ton fidèle ami.

DAVID.

Je viens de perdre mon bon ami Aparicio, qui vient de partir pour l'Espagne avec sa chère moitié.



VII

M. Dupré, peintre,

Strada di Chiaja, palazzo Francavilla, Napoli.

Rome, le 19 avril 1815.

Mon cher ami,

Je ne sais que penser de ton silence à mon égard! Voilà plusieurs lettres que je t'écris sans en recevoir de réponse; il y a près d'un mois que je t'ai envoyé cette livraison de l'ouvrage de M. Mellingen, que tu m'avais demandée. Une dame qui partait pour Naples a bien voulu se charger d'une lettre pour toi. Elle a écrit à Rome, mais elle ne parle nullement de toi. Enfin, mon cher bon ami, n'oublie pas qu'après mes parents, je n'ai rien de plus cher que toi, que je pense souvent à toi; ainsi écris-moi aussitôt la réception de cette lettre.

De certains événements me font craindre que M. Lethière ne nous dise un jour de ployer bagage. Mon intention n'étant pas du tout de m'éloigner de toi, j'irais faire une descente à Naples, moi et mon Oscar (1)!! Je mettrais tous mes dessins et mes plâtres chez les dames Rosa. Tu vois que j'ai besoin que tu m'écrives, afin que je sache si je pourrais *campar me* à Naples.

A la réception des journaux de France, qui nous ont appris que l'Empereur était revenu de son voyage (2), M. Lethière a mis en bas les armes que nous avions depuis peu sur la porte; cela, comme tu penses, n'a pas rendu tout le monde content et surtout un certain secrétaire d'ambassade

(1) Oscar, le chien de David d'Angers.
(2) Napoléon était revenu de l'île d'Elbe le 20 mars 1815.

qui est resté à Rome. Il veut faire beaucoup de mal à M. Lethière, mais il faut espérer qu'il n'y réussira pas.

Il me tarde, mon cher ami, d'être avec toi; j'ai bien des choses à te dire. Je suis comme isolé à Rome, je n'ai personne à qui je puisse me confier comme à toi. Adieu, mon bon ami, crois-moi, avec tout le dévouement possible, ton fidèle ami.

DAVID.

Alexandre, qui me fait le plaisir de venir souvent chez moi, te prie de croire qu'il est toujours ton meilleur ami.

VIII

M. Dupré, pictor,

Vicolo Freddo n° 4, alla Piccola Scala, al primo piano, Napoli.

Rome, le 24 juin 1815.

Mon cher ami,

Je ne puis te cacher l'étonnement que j'éprouve de ne pas recevoir de lettre de toi; cependant il me semble que je n'ai rien fait qui puisse motiver cette trop grande froideur que tu as à mon égard, et puis un homme doit s'expliquer clairement. Tu as laissé passer plusieurs occasions dont tu aurais pu profiter pour m'écrire. Si tu m'écris, c'est *à moi,* particulièrement, que tu dois adresser tes lettres.

Je termine une figure de bas-relief; j'espère que je l'aurai terminée en une quinzaine de jours; alors je fais mes arrangements avec M. Lethière, afin de faire le voyage de Naples. Je suis bien fâché de ne pas l'avoir fait l'année

dernière, tu m'aurais fait voir tout ce qu'il y a de beau. Cependant Panseron me fait espérer que Chélard y sera encore; s'il n'est pas refroidi pour moi, cela me fera un *ottimo piacere*. Nous l'attendons de jour en jour.

Selon ce que m'a dit Panseron, tu avais pris ton passeport avec lui; nous sommes très étonnés de ne pas te voir arriver, actuellement que Son Excellence monseigneur l'ambassadeur est à Rome. Si on te chicanait pour cette petite affaire, tu aurais recours à lui, il est si bienfaisant. Par exemple, ce qui m'inquiète pour toi, c'est l'argent. Tu sais que Rome n'est pas une ville de ressources pour un artiste. Enfin, je pense que tu auras réfléchi sur cet article.

Ne parle pas de mon voyage de Naples à cette dame que j'avais chargée de te remettre une lettre; de même, quand tu m'écriras, n'écris pas qu'elle correspond avec son amie, j'ai mes raisons pour cela.

Si tu as du temps à toi, dessine cette belle tête de cheval en bronze qui est au musée des Études, et surtout les vases étrusques, car il n'y a que cela au monde pour nous former au bon goût. N'oublie pas, quand tu verras Chélard et Châtillon, de leur faire mes compliments.

J'espère me mettre en route à la fin du mois d'août. Je brûle d'envie de voir ce pays qu'on dit si beau. Après ce voyage, je reviendrai à Rome terminer ma figure en marbre et mon Angéline, s'il m'est possible.

Adieu, conserve-toi, et pense un peu plus souvent à celui qui est pour la vie ton ami.

DAVID.

Il faut écrire plus souvent aux dames Rosa.

IX

M. Dupré, pictor,

Vicolo Freddo n° 4, alla Piccola Scala, al primo piano, Napoli.

Rome, le 12 novembre 1815.

Mon cher ami,

Nous sommes enfin arrivés, Oscar et moi, enchantés l'un de l'autre, lui, débarrassé d'une route trop pénible pour ses forces, et moi, de revoir une ville qui, comme tu sais, est bien belle. Ce qui trouble mon plaisir, c'est de penser que je suis seul à Rome, que je n'ai plus personne à qui je puisse communiquer mes pensées, que j'y ai trouvé une femme très aimable, mais qui a trop souvent besoin d'argent..., et tant d'autres désagréments que j'éprouve et dont tu te fais aisément une idée. Mais sur tout cela, nous savons qu'il faut se faire une raison et tâcher d'améliorer notre sort le plus qu'il sera en notre pouvoir. C'est pour cette raison que je vais chercher à conserver les connaissances que nous avons à Rome, afin de faire ce fameux voyage qui nous serait si utile sous tant de rapports. Je vais aussi demander une année de prolongation. Je suis sûr d'avance qu'on ne me l'accordera pas; je me suis arrangé avec ce graveur en pierre fine, afin d'apprendre le métier, ce qui ne me sera pas très difficile. D'ailleurs, j'ai plus que jamais de fortes raisons pour chercher à exister loin de notre pauvre pays..., au moins quelques années, car quelques personnes qui s'intéressent un peu à moi m'ont fait savoir que les voyages pourraient m'être d'une très grande utilité.

J'ai donné à l'aimable Mlle Annafelice les ciseaux et les jarretières. Il faudrait remplir quatre pages, et encore cela

ne suffirait pas, pour exprimer sa reconnaissance. Au fond, ce sont de braves gens qui nous serviront merveilleusement pour garder nos effets. Quand j'aurai quelque argent, je redoublerai par quelques cadeaux la dose de leur reconnaissance. Tu vois que nous sommes faits pour suivre, quand nous voudrons, les traces de l'homme *aux bas de soie noirs, mis à propos...*

J'ai remis à Cockerell les dessins de Pompeï. Il en a été très content. Cependant il aurait désiré que tu n'eusses pas copié si exactement. Il eût voulu, par exemple, que tu eusses fait des têtes d'idée, *pleines de grâces.* Tu penses bien ce que je lui ai dit à cet égard et ce que nous avons droit de penser de la justesse de ses dessins, d'après de pareils principes! Enfin, je l'ai trouvé vêtu de sa pelisse turque et humant en paix les louanges que lui prodiguent un tas de gens qui, pour la plupart, lui disent : « C'est merveilleux ! » parce qu'ils l'ont entendu dire. Mais rappelle-toi de ne rien dire à M. Degell de tout ce que je te dis, parce que tu sais fort bien que les Anglais se soutiennent tous et qu'il faut que nous ménagions Cockerell, parce qu'il paraît bien disposé pour nous faire faire notre voyage de Grèce.

Au seul nom de Grèce, je pense aux châteaux que nous y avons bâtis et que nous bâtissions tous les jours! Cela réchauffe mon enthousiasme. Je me rappelle aussi, non sans un grand plaisir, *nos chevaux arabes,* qui ne sont pas encore, sans doute, dans le ventre de leurs mères.

Fais-moi le plaisir de m'envoyer, courrier par courrier, l'adresse de mon ami Lemasle, afin que je lui rende 5 piastres qu'il m'a prêtées. Si tu le vois, tu lui diras qu'il ne tardera pas à être remboursé.

Sitôt mon arrivée à Rome, je me suis occupé de l'affaire de M... Une chose étonnante, c'est que depuis un quart d'heure je cherche son nom et je ne puis pas le retrouver.

Enfin Cockerell a les dessins chez lui pour les faire voir à ses connaissances. S'il ne réussit pas dans sa négociation, je verrai Monnaldini et d'autres marchands. Dis-lui que je le salue, et que je ne négligerai rien afin de réussir dans la commission dont il m'a chargé.

Dis mille choses honnêtes à M. et M[mes] Buonafede. Quand tu verras M. Degell, tu lui diras bien des choses, si tu le juges à propos. Tâche de prendre à la poste une lettre que ma pensionnaire de Rome m'a adressée. Alors tu la donneras à Picot (1) pour qu'il me l'apporte, ainsi que mon manteau.

Je suis toujours pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

Tu m'enverras aussi l'adresse de Chélard, parce que je lui écrirai dans quelque temps. Adieu, mon cher bon ami, souviens-toi des projets que nous avons faits ensemble; tâche de cultiver toujours l'amitié de M. Degell. Pour moi, je vais terminer le plus promptement que je pourrai ma figure en marbre, afin de te revoir et de ne plus te quitter. Dans ce moment-ci, je me rappelle de te dire de ne pas oublier les traductions de Bitaubé (2), ne l'oublie pas.

Cette comtesse de Westmooreland, à laquelle j'ai remis une lettre pour M. Degell, doit faire le voyage de la Grèce, et Cockerell doit lui parler pour nous, mais M. Degell pourrait aussi lui parler de toi; pour moi, j'ai bien de la peine à croire que, ne sachant dessiner uniquement que la figure, on se charge de me faire faire ce voyage *pour mes beaux yeux*.

M. Lethière est très lié avec le consul d'Amérique.

(1) François-Édouard Picot, peintre, né à Paris le 17 octobre 1786, prix de Rome en 1813, membre de l'Institut en 1836, mort à Paris le 15 mars 1868.

(2) Traducteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.



X

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, all primo piano, nº 19, Napoli.

Rome, le 27 novembre 1815.

Mon cher ami,

Sans une affaire imprévue, j'aurais attendu ta réponse à ma lettre datée du 13 novembre. Il y a longtemps que tu dois l'avoir reçue. Dans cette susdite lettre, je te prie de me donner l'adresse de Lemasle, afin que je puisse lui écrire pour lui remettre 5 ducats qu'il m'a prêtés. Actuellement, c'est une autre affaire dont je te prie de t'occuper aussitôt la présente reçue; cette dame que je connais à Rome a l'intention de se rendre à Naples le plus promptement possible, parce qu'il paraît que son amie Rosine lui a trouvé quelque chose de convenable, non à elle, mais à sa situation présente.

Elle a demandé au consul de Naples la permission. Ce dernier a écrit à sa Cour, comme tu sais que cela se pratique actuellement. Il lui a dit que si elle avait quelqu'un à Naples qui allât à la Segretaria delli Affari esteri pour solliciter cette permission, elle l'aurait au prochain courrier. Ainsi, mon cher ami, il faut que tu me fasses le plaisir d'y aller et de demander si l'on s'occupe d'envoyer la permission alla signora Paolina Carboni Vedova Genovese. Si tu sais l'adresse de Rosine, vas-y tout de suite et dis-lui que son amie lui a écrit par ce même courrier, afin qu'elle sollicite cette susdite permission et qu'elle lui dise où elle pourra descendre en arrivant à Naples. Enfin, qu'elle lui écrive une lettre un peu mieux détaillée que la dernière.

Je crois que pour l'affaire de M. Leriche je ne réus-

sirai pas; j'ai cependant pris tous les moyens possibles. Cockerell te dit mille choses aimables, ainsi que Ingres et Lemoine (1).

Cortot vient d'obtenir une troisième année de prolongation, ainsi que la statue en marbre de Sa Majesté. Je te parle de Cortot, parce que je sais que, comme moi, tu t'intéresses au sort des gens *francs et loyaux*.

Quand Picot retournera à Rome, fais-moi le plaisir de lui donner pour moi une huitaine de petites ardoises, car j'en ai le plus grand besoin.

J'ai demandé une prolongation (2); mais, comme ma demande au Ministre a été si froidement appuyée par M. Lethière, je n'espère rien.

Adieu, mon cher Dupré, crois-moi et crois à la sincérité de mon amitié.

DAVID.

XI

Al signor Dupré, pittore,

Vico Ritiro Mondragone, all primo piano, n° 19, Napoli.

Rome, le 23 décembre 1815.

Mon cher ami,

J'ai porté ta lettre à Courtini, qui m'a dit qu'il te répondrait dans quelques jours. Quoiqu'il fasse l'homme

(1) Peut-être le sculpteur Lemoyne-Saint-Paul, qui eut, en 1808, le 3e prix au concours de Rome.

(2) On verra plus loin que David d'Angers obtint cette prolongation, mais qu'ayant quitté Rome avant d'en avoir reçu l'avis, il ne put profiter de cette faveur.

comme il faut, je crois que tu feras bien de faire une croix sur la somme qu'il te doit. Picot, qui n'a pas d'argent, m'a remis la note des couleurs dont tu as besoin. Je suis désespéré de ne pouvoir te les envoyer. Je suis, depuis le départ de cette dame, sans un sol et encore avec des dettes, car, comme tu sais, je ne touche plus d'argent de la pension. Au 1er de janvier, je serai obligé de donner 5 pols par jour pour ma nourriture à la pension, et je serai forcé de faire cette même dépense pendant au moins quatre mois qu'il me faudra pour terminer ma *scélérate* de figure.

Je suis bien content que Picot ait donné à Lemasle les 5 piastres que je lui devais, parce que je serai plus à mon aise pour remettre au premier cette somme. Il t'envoie le billet ci-inclus, il pourra te servir pour quatre fois. Je t'avertis que tu me donneras une très grande preuve d'amitié, en ne me parlant jamais des soi-disant 3 piastres que tu me dois et encore moins des 2 que M. Lansing veut me rendre, ce qui, pour le coup, me mettrait très en colère. Ainsi, je pense que tu m'aimes assez pour ne me jamais parler de cela. Dans mon voyage de Naples, je te suis devenu assez à charge en t'empêchant de travailler et en te faisant dépenser ton argent, pour qu'au contraire je te sois redevable de toutes les manières. Ainsi plus d'explications sur cet article, car cela me ferait toujours de la peine.

Il faut que tu n'aies pas reçu plusieurs de mes lettres, entre autres une dans laquelle je te remerciais des calques que M. Fontenay m'a remis et dont tu me fais cadeau. Ceux qui sont à toi, je les déposerai dans ta caisse. Je te disais aussi, dans cette lettre, que j'avais demandé une année de prolongation; je l'obtiendrai peut-être, ce qui ne me fera ni peine ni plaisir, car j'en suis venu au point d'être aussi insensible que possible sur mes intérêts. A l'égard du voyage de la Grèce, je désirerais le faire de tout mon cœur, mais je

me suis désillusionné. Je ne sais rien faire de ce qu'il faut pour être utile aux personnes qui se chargent d'emmener des dessinateurs, il faut que je reste à croupir dans le coin obscur que ma mauvaise étoile m'assignera; je serai malheureux, mais je crèverai plutôt et, au moins, sans avoir contrarié mes idées.

Mon père vient de m'écrire, il me déchire l'âme par le récit de ses malheurs. Il me dit aussi qu'une de mes sœurs trouverait un brave jeune homme pour se marier, mais qu'il faudrait au moins donner un ménage à ma sœur! Il me dit encore que la municipalité d'Angers a fait la demande pour moi (au gouvernement) de 500 francs. J'ai répondu de suite à mon père que, si on obtenait cette somme pour moi, il en dispose tout de suite pour ma bonne sœur. Ainsi je fais des vœux pour qu'on m'accorde cette somme, car cela fera grand plaisir à ma bonne sœur et à moi aussi.

Provost (1) vient de m'écrire. Il m'annonce que ma tête est dans l'atelier de M. Roland, qu'elle a coûté très cher de transport... Je vais en faire cadeau, comme tu penses bien, à ma ville, car je ne sais pas si tu as appris que MM. de Lacépède, Regnaud de Saint-Jean d'Angély (2) et Chaptal (3) sont en Amérique (4). Provost me dit de te dire bien des choses honnêtes, et aussi que tes parents sont allés très souvent chez lui pour savoir de tes nouvelles. Ils disent que tu ne leur écris pas.

(1) Jean-Louis Provost, architecte, né à Paris le 27 octobre 1781.

(2) Célèbre ministre de Napoléon Ier, né à Saint-Fargeau (Yonne) en 1762, député du pays d'Aunis à la Constituante, secrétaire d'État de la famille impériale, mort à Paris le 11 mai 1819.

(3) Jean Chaptal, né à Nogaret (Lozère) le 4 juin 1756, chimiste, ministre de l'Intérieur en 1800, sénateur et comte de l'Empire, mort à Paris le 30 juillet 1832.

(4) Lacépède et Chaptal ne quittèrent pas Paris; seul Regnaud de Saint-Jean d'Angély, atteint par l'ordonnance du 17 janvier 1816, se réfugia aux États-Unis.





Granet del.

Heliog. & Imp. Lemercier

VILLA MEDICIS

1814



Granet del. Héliog. & Imp. Lemercier

VILLA MEDICIS

1814

e puis croi

le

le de dire conte

pour titre

and et d



Adieu, mon cher Dupré, sois heureux, si tu le peux, rappelle-toi que je suis et serai toute ma vie ton fidèle ami.

DAVID.

Dis mille choses honnêtes de ma part à M. et Mmes Buonafide, ainsi qu'à M. Leriche.

Dis à Mlle Thérèse que je la remercie beaucoup de son bon souvenir et que je lui désire tout le bonheur imaginable. M. Lethière est très content que tu lui aies écrit, il me dit de te dire bien des choses honnêtes. Tu auras dû voir dans les journaux que l'Institut de France s'occupait de nommer un directeur pour remplacer M. Lethière, qui a fini son temps. Il avait cependant encore une année.

XII

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, le 3 janvier 1816.

Mon cher ami,

Je suis fâché de t'écrire de manière à t'importuner peut-être, mais c'est ton long silence qui en est la seule cause; je ne puis croire que tu n'aies pas reçu les lettres que depuis longtemps je t'écris. Dans ces lettres, je te priais de me faire le plaisir de voir le tableau de M. de Forbin, représentant la prise de Grenade (1), et de dire combien tu voulais pour

(1) Ce tableau avait pour titre : « Gonzalve de Cordoue s'empare, en 1492, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, de l'Alhambra de Grenade, palais des rois maures. » Il fut exposé à Paris en 1822.

5

un dessin de deux pieds de long et quand tu pourrais l'avoir terminé. M. Granet attend depuis longtemps ta réponse pour en faire part à M. de Forbin. Ce tableau que nous avons vu ensemble à Rome est à Portici.

J'ai le plus extrême besoin de savoir ce que tu penses à l'égard de ce que je t'ai dit de mes projets de voyages. Celui de Londres me sourit singulièrement, mais il faudrait de l'argent et j'en manque... Cependant je vais écrire à Paris pour demander des lettres pour miss Cosway et pour Flaxman. Tu ne me dis rien, j'ignore si ce projet t'arrangerait. Je n'aurai jamais le temps d'arranger mes affaires, étant bien près de quitter Rome. Je viens de voir malgré moi le Laocoon et tant d'autres figures antiques; je travaille comme un diable pour quitter Rome promptement. Notre animal de directeur vient d'être remplacé par Guérin (1).

Adieu, mon cher ami, crois-moi pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

Je te prie de ne pas dire à Pauline que je t'écris, car elle pourrait croire que je ne pensais plus à elle. Tu dois voir que je suis extrêmement pressé. Il me tarde d'être avec toi, j'ai bien des choses à te dire.

J'ai reçu des lettres de Paris, je suis importun à tous ceux qui se disaient mes amis. *J'éprouve de grandes humiliations...*, mais je m'en f... Je veux reprendre mon antique caractère, peut-être qu'il me secondera encore une fois. Adieu! Il paraît que Cortot a une correspondance très suivie à Naples...

(1) Pierre Narcisse, baron Guérin, peintre, né à Paris le 13 mars 1774, membre de l'Institut en 1815, directeur de l'École de Rome de 1822 à 1828, mort à Rome le 16 juillet 1833.

XIII

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, le 10 janvier 1816.

Mon cher ami,

Après la réception de ton argent, j'ai été chez Mlle Anafelice pour la prier de faire ta commission. Elle a été chez tous les marchands, mais personne n'a de drap de la couleur juste de l'échantillon que tu nous as envoyé. Elle est très fâchée de ne pas avoir pu réussir. Picot vient de me remettre à l'instant les couleurs que tu lui as demandées; cependant il manque le cobalt, il n'y en a pas chez les marchands de Rome, ils en attendent. Je lui ai donné la piastre et 8 bayoques qu'elles ont coûté. Je vais m'informer quel serait le moyen le plus prompt pour te faire parvenir ce qui t'appartient.

Je te remercie, mon cher bon ami, des ardoises que tu m'as envoyées, je me sers déjà de quelques-unes. Je te remercie aussi d'avoir parlé de moi à M. le comte de Blacas (1); cependant je n'en profiterai pas, parce qu'ayant écrit au ministre il y a plus de deux mois et n'en ayant pas reçu de réponse, je ne veux pas (et cela n'est pas mon caractère) demander une chose deux fois. D'ailleurs je n'ai demandé que six mois, parce que mon intention n'est pas de rester encore à Rome beaucoup de temps. Je me repens toujours d'avoir fait cette demande, mais j'ai cédé à la grande sollici-

(1) Pierre-Louis-Jean-Casimir, comte, puis duc de Blacas, ministre de Louis XVIII, né à Vérignon (Var) le 10 janvier 1771, mort à Prague le 17 novembre 1839.



tation de mes parents. Enfin, je verrai à m'ajuster selon les circonstances que le sort fera naître.

A l'égard de ma tête d'Ulysse, ce qui fait que je ne te l'ai pas envoyée, c'est que le mouleur l'a bien gâtée et tu sais qu'il faut toujours tâcher que les premières impressions soient à notre avantage. Il y a plus de six mois que j'en avais cependant fait encaisser une pour te l'envoyer et ce sont toujours les raisons que je viens de te dire qui ont empêché son départ. Je fais ébaucher ma tête d'Angéline; j'ai changé la coiffure, ce sera actuellement une Cérès. Le marbre est d'une couleur très belle. Si je peux la faire comme je la sens, elle plaira peut-être *aux bourgeois* et alors nous tâcherons de la placer.

Je travaille le plus que je peux à ma figure de jeune homme (1). Mais, comme tu sais, le travail du marbre est si long! Je t'enverrai le plus promptement possible mon portrait ainsi que les croquis que j'ai promis. Je t'assure que je voudrais bien les porter moi-même. Adieu, mon cher Dupré, sois heureux et pense quelquefois à celui qui sera toute sa vie ton fidèle ami.

DAVID.

Dis bien des choses honnêtes à M. et Mmes Buonafide ainsi qu'à nos camarades; dis à Chélard que je désire bien le revoir, que je l'embrasse, et que Provost, qui m'a écrit, m'a dit de lui dire bien des choses, et qu'il lui faisait son compliment de sa réussite.

Annafelice ne t'écrit pas trop souvent parce qu'elle a peur de te faire dépenser de l'argent en port de lettres. Je l'ai rassurée sur cet article. Tu diras à Pauline qu'il y a une lettre pour elle à la poste.

(1) *Jeune Berger*, statue marbre (envoi de Rome) au musée d'Angers.

XIV

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, le 15 janvier 1816.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir ta lettre et celle de mon amie. Je te remercie de l'intérêt que tu prends à me faire obtenir une prolongation. Dans mes dernières lettres que vous devez avoir reçues, toi et mon amie, je vous dis que mon intention n'est pas de rester à Rome. Ainsi, mon cher Dupré, je te le répète, je n'en attendais pas moins de ton amitié, mais je ne ferai désormais pas la moindre démarche pour la réussite de cette affaire. Ainsi, si tu veux me rendre service dans toute autre chose, tu me feras le plus grand plaisir. Il y a quelques jours que Ingres se trouvant dans une société, il eut occasion de voir un personnage très distingué, qui était chargé de prendre des informations sur ma manière de penser et de me conduire; ce personnage voit souvent M. Mazois. On s'imagine peut-être que je mettrai mon bonheur à obtenir une prolongation, *je n'achète pas si cher un bonheur dont je ne veux pas.*

Je t'envoie par le procache tes couleurs et 8 piastres 6 pols. Cependant je pense en sortant acheter chez M. Charles quelques crayons et te les envoyer, cela va diminuer un peu ta somme.

M. Granet est venu me voir pour me dire de te saluer et te prier de voir le tableau de M. de Forbin qui est à Portici, représentant la prise de Grenade. Alors tu feras savoir par le prochain courrier combien tu voudrais pour en faire

un dessin de deux pieds de long, et quand tu pourrais l'avoir terminé. Réponds de suite sur cela, car il faut que M. Granet fasse part à M. de Forbin, qui est à Paris, du prix que tu veux.

Je t'envoie aussi par le procache ma tête d'Ulysse. Dans ma dernière lettre je te disais que j'étais très mécontent du mouleur qui l'a bien abîmée. Tu en jugeras par toi-même. Ne la montre pas, ou, si tu la montres, tâche qu'elle soit éclairée d'une lumière venant d'en haut, afin qu'elle soit massée. D'ailleurs elle sera transportée à Naples, et, comme c'est probablement de là que je m'embarquerai pour aller en Amérique, je l'emporterai avec moi. Car, mon cher Dupré, je pense sérieusement à ce voyage. Dans ce pays, au moins, je trouverai peut-être de la sculpture à faire et le moyen de tirer de la plus affreuse misère ceux qui n'ont rien fait pour moi, si ce n'est de m'avoir mis dans un monde où je n'ai que des ennuis et duquel je saurai bientôt me retirer sitôt que je croirai y être à charge...

Pardonne-moi, cher Dupré, je m'étais promis de ne jamais parler de ce que je souffre et mérite souffrir, puisque je n'ai pas su attirer l'estime des hommes par un grand talent. J'ai peut-être manqué par cela mon bonheur. Je me suis joué de quelques dispositions qu'on me disait que j'avais. J'ai, en un mot, perdu mon temps à Rome, et alors je suis bien méprisable. Tu pourrais me croire fou, mais quand tu sauras que je t'écris dans mon lit, ayant eu une très forte fièvre et puis venant de lire des lettres très alarmantes pour une personne sensible, tu m'excuseras peut-être de l'ennui que je te cause.

Fais mes excuses à ma bonne Pauline de ce que je ne lui écris pas par ce courrier, mais dis-lui que je ne laisserai pas passer la première occasion sans répondre à sa lettre. Elle sait bien combien je souffre quand j'ai de ces maudites

inflammations de gorge, pour m'excuser de mon silence à son égard en faveur de celle que j'ai en ce moment.

Adieu, mon cher ami, je suis pour la vie ton sincère et fidèle ami.

DAVID.

Tu dis que tu t'es trop avancé auprès de M. le comte de Blacas : pardonne-moi, mon ami, mais tu ne sais tout le mal que tu me fais, de vouloir me rendre ce service. Tâche de m'excuser du mieux que tu pourras, mais de grâce ne t'emploie plus pour cette affaire, car je ne veux pas de prolongation, tu es trop mon ami pour faire une chose qui me fait de la peine.

Je croyais t'envoyer tes affaires plus promptement ; mais, comme le procache ne partira que vendredi et que je ne pourrai consigner tes effets que demain et puis encore que l'affaire de M. Granet presse, toutes ces raisons me font t'écrire par ce courrier.

Je t'envoie aussi six crayons.

XV

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, le 21 janvier 1816.

En t'écrivant si souvent, mon cher Dupré, j'ai bien peur de te donner une indigestion de lettres ; cependant tu m'excuseras, je pense, quand tu sauras que je n'ai guère

d'autre plaisir que celui de m'entretenir avec toi. C'est aujourd'hui dimanche, je viens de souper, j'ai mon Oscar entre mes jambes, il me caresse d'une manière si singulière que mon front se déride en pensant qu'il sera toujours mon fidèle ami et compagnon de voyage, que tu auras bien du plaisir à le voir, qu'il viendra avec nous du côté des *Pizzi*, enfin que...

Mais je perds la tête, je voulais te dire que ce matin j'ai vu Cockerell qui m'a dit qu'après avoir mûrement réfléchi, je devais faire le voyage dont il m'avait parlé, qu'il me donnerait une lettre pour son père, et qu'il pensait bien que mes affaires iraient bien. Je lui ai dit que mes intentions étaient de suivre son conseil; effectivement nous pourrions étudier d'après les immenses belles choses qui sont à Londres. Toi, je suis assuré que tu ne manquerais pas de travaux. M. Akerblad (1) m'a dit aussi que nous ferions très bien. Réfléchis bien à cela et prépare (si c'est possible) quelques connaissances pour ce pays. Je fais tout ce que je peux pour ne pas rester plus de deux mois ici. J'ai une diable de peur que la prolongation ne vienne ! N'importe, je n'en profiterai, pas, j'en ai beaucoup trop...

Tu dois avoir reçu deux lettres dans lesquelles je te parle d'une commission dont M. Granet m'a chargé pour toi. Hier samedi je fus à la poste de Naples, pour porter une lettre dans laquelle je t'envoyais le reçu du directeur du procache, mais on me dit que la poste était partie le vendredi, ainsi tu recevras celle-ci en même temps. Tu dois recevoir 8 piastres, tes couleurs et six crayons, ma tête d'Ulysse.

M. Akerblad a parlé de moi à trois Américains qui lui ont dit que je ferais assurément très bien d'aller dans leur

(1) Jean-David Akerblad, archéologue suédois, né en 1760, mort le 8 février 1819. Il habitait Rome et était le protégé de la duchesse de Devonshire.

pays. Il leur a dit qu'il serait nécessaire que quelqu'un fasse les frais du voyage. Ils n'ont plus rien dit. Cependant il y a de l'or à gagner dans ce pays, mais le talent n'y doit rien gagner, n'ayant point de quoi s'alimenter par la vue des belles choses.

Adieu, mon bon ami, pense quelquefois à moi et crois que je suis pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

M. Akerblad m'a dit de te dire mille choses honnêtes, ainsi que Cockerell. Je viens de recevoir une lettre d'Auguste (1), le sculpteur, il me dit de te dire bien des choses honnêtes. Je lui ai répondu et n'ai pas manqué de lui faire tes compliments. D'après ce que Provost me dit, Auguste fait les plus grands éloges de moi, je l'en remercie beaucoup, car il y en a assez qui *disent du mal de moi*.

XVI

A M. Dupré, peintre,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, Naples.

Rome, le 27 février 1816.

Mon cher ami,

J'ai attendu très longtemps une occasion pour t'envoyer les couleurs dont tu as besoin. J'ai eu le plaisir de faire la

(1) Jules-Robert Auguste, statuaire, qui eut le 1er grand prix en 1810, alors que David d'Angers n'eut que le second. *Othryades mourant* était le sujet du concours.

connaissance de M. Santi, qui veut bien se charger de cette commission. Je suis fâché de ne pas avoir eu le temps de le connaître plus longuement. Il est notre frère et de plus il me paraît très aimable.

J'espère avoir terminé mes travaux dans un mois. Je travaille avec tout le courage possible, car je n'aime pas beaucoup Rome, j'y ai eu trop de contrariétés. Et puis, je ne suis pas fâché de changer de pays, car je m'endormais ici.

Dans ma prochaine lettre, je te parlerai au long des préparatifs que je fais pour mon voyage et du compagnon que j'espère avoir.

Adieu, mon bon ami, je t'embrasse de tout mon cœur et suis pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

XVII

M. Dupré, peintre,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, à Naples.

Rome, 1er mars 1816.

(Que cette lettre soit pour toi seul, tu m'entends.)

Mon cher ami,

Je te remercie de tout mon cœur du cadeau que tu viens de me faire. Je t'assure que tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir. Je te fais aussi mon compliment pour la manière dont ce dessin est fait. Je l'ai montré à plusieurs

personnes qui en ont été enchantées. Le dessin me sera toujours bien cher, puisqu'il me rappellera toujours une amie et un ami que j'aime bien.

Tu dois avoir reçu les couleurs que je t'ai envoyées par M. Santi. Il m'a bien promis qu'aussitôt qu'il serait à Naples, il s'acquitterait de sa commission. Quoique je ne l'aie vu que fort peu, il me fait l'effet d'être un bon enfant et puis il ne nous est pas étranger, puisque c'est un de nos frères.

Je te prie de me dire au juste combien la tête d'Ulysse t'a coûté et si les frais de l'expéditionnaire Dessenfy sont compris dans la somme que tu as donnée. Il y a un embrouillamini à l'égard de cet expéditionnaire qu'il faut que tu éclaircisses en me disant combien tu as donné.

Je te remercie des choses aimables que tu me dis sur ma tête d'Ulysse, elle n'a pas eu tant de bonheur à Paris, car on n'a pas même eu la curiosité de la déballer, mais je vais l'envoyer dans mon pays, peut-être qu'elle aura un meilleur succès. J'ai déjà écrit pour cela.

Je croyais t'avoir dit que la figure que je fais actuellement appartient à la pension et que je n'aurai que ma tête d'Angéline, que je tâcherai de vendre à Rome afin d'avoir quelque argent afin de m'aider à faire mon voyage. Il faut que j'aie terminé ces deux objets en deux semaines et j'ai bien peur de ne pas le pouvoir, et de plus je ne suis pas bien portant. L'excès du travail que je fais actuellement nuit beaucoup à mon frêle estomac. Plus encore les peines et les ennuis que j'éprouve. Tu me demandes si je me suis bien amusé au carnaval; pas du tout, au contraire. Le but des divertissements du carnaval est, comme tu sais, de faire des connaissances de femmes et je ne veux plus en faire; plût à Dieu que j'eusse toujours pensé de même... Mon cher Dupré, tu avais vraiment trouvé ce qui peut nous convenir.

Tu as des souvenirs bien déchirants, encore voudrais-je les avoir.

Enfin, mon cher bon ami, je te remercie beaucoup de ce que tu as fait pour Pauline; je m'en acquitterai le plus promptement qu'il me sera possible. C'est une bien mauvaise destinée que nous avons: bien que nous soyons malheureux, il faut que nous donnions des secours à d'autres, cependant à l'impossible nul n'est tenu.

Enfin, mon cher ami, je crois que le sort a décidé mon voyage en Angleterre, j'ai donné ma parole d'honneur à lord North, vice-roi de la Zélande; en conséquence de cela il m'a donné une très longue lettre pour Flaxman et il m'a dit que nous nous verrions dans le mois de mai à Londres. M. Camuccini (1) et Canova (2) vont me donner des lettres. M. Tooper (3), que tu as connu avec Cockerell, m'attend pour que je fasse le voyage avec lui, ce qui aura lieu dans trois semaines. Flaxman est vieux, il a d'immenses travaux, qui sait s'il ne s'intéressera pas à moi ? D'ailleurs c'est mon Dieu pour le talent.

Je sens bien que je fais une démarche extrêmement téméraire, mais qu'ai-je à craindre ? je suis désespéré, autant mourir là qu'en Italie ! Mon plus grand chagrin, c'est de ne pas avoir le bonheur de t'avoir avec moi, je me croirais encore assez riche si nous étions ensemble. Enfin, mon cher Dupré, promets-moi que si tu ne trouves pas mieux, tu viendras me rejoindre. Je pense que je gagnerai toujours assez pour nous deux. Je quitte l'Italie avec bien des regrets; si je n'y ai pas été très heureux, c'est ma faute, mais j'em-

(1) Vincenzo Camuccini, peintre italien, né à Rome en 1775, mort dans la même ville le 2 septembre 1844.

(2) L'illustre statuaire italien.

(3) M. Tooper, Anglais qui devait faire le voyage de Rome à Londres avec David.



porte avec moi des sensations qui me rendront dans tous les temps ce pays bien cher.

Plusieurs Anglais ont engagé Ingres à venir à Londres, en l'assurant qu'en moins de cinq années il pourrait faire sa fortune, seulement avec ses petits portraits dessinés. Il a la bêtise de ne pas vouloir suivre ce conseil, parce qu'il a mis dans sa tête d'aller au Brésil. Pour toi, mon ami, qui fais aussi bien qu'Ingres les portraits dessinés, que ce que les Anglais lui ont dit te serve de règle.

Adieu, mon cher ami, aime-moi toujours comme je t'aime et crois à l'éternelle constance de ton ami.

DAVID.

Pour Dieu! écris donc à Annafelice qui t'a écrit déjà deux lettres sans en avoir de réponse.

XVIII

M. Dupré, peintre,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, mars 1816.

Mon cher bon ami,

Je reçois à l'instant ta lettre du 28 mars dans laquelle tu me dis qu'il dépend de toi de faire aller P... ou à Gênes ou à Rome. Je te prie de ne pas la faire venir à Rome. Car, comme tu le dis fort bien, mon cœur faible pourrait me faire faire des choses pouvant nuire beaucoup aux projets que

j'ai faits. J'ai été trop souvent la dupe de mon bon cœur envers les femmes. Je veux penser à d'autres choses plus sérieuses, à la gloire de mon art et surtout à mon pays. D'ailleurs, à te dire la vérité, j'ai des principes que j'aime à trouver dans les femmes que j'aime. P... en allant à Gênes vivait d'une manière honnête, au lieu qu'en restant dans ce pays-ci, la nécessité la forcera de faire ce que, pour avoir mon estime, une femme ne doit pas faire, et je t'assure que sa décision m'a ouvert les yeux...

Je te prie donc de ne pas la faire venir, car cela pourrait me rendre bien malheureux. Je t'écris à la hâte parce qu'on m'attend et que le courrier va partir, mais d'ici à quelques jours je t'écrirai une lettre un peu plus détaillée que celle-ci.

Je suis pour la vie ton fidèle ami.

David.

XIX

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, 5 avril 1816.

Mon cher bon ami,

Tu auras sans doute reçu la lettre dans laquelle je te priais d'empêcher cette personne... de venir à Rome, car sa vue pourrait amener un très grand changement à mes projets. Je désirerais de toute mon âme faire son bonheur, mais mon sort est trop bizarre et mes espérances trop incertaines, pour que je puisse même former quelques projets à son égard.

Je ne voyais rien de plus honnête pour elle que de s'en aller chez son père; elle ne le veut pas, je la plains, car elle a bien peu d'amis à Rome.

J'aurai terminé ma tête en marbre dans trois jours. Je vais tâcher de la vendre afin de pouvoir faire mon voyage. Je compte partir le mardi de Pâques, ainsi tu vois que j'ai besoin que tu m'envoies les lettres que M. Degell t'a promises. J'aimerais mieux te voir venir avec P... Les approches de mon départ me rendent bien malheureux. Qui sait quand nous nous reverrons? Je prévois que j'éprouverai encore de grandes peines. Tout ce que tu m'as dit à l'égard des Anglais, je le savais d'avance, mais ils ont un grand homme et les bas-reliefs d'Athènes! Dieu veuille que je puisse seulement arriver à Londres. Après cela je ferai comme j'ai déjà fait à Paris. Si le sort me favorisait assez pour me procurer le moyen d'aller en Grèce sans être obligé de dépendre des caprices d'un noble insolent, je serais au comble du bonheur.

Tu fais bien de faire beaucoup de calques d'après les vases, ce sont les seules choses qui puissent nous former le goût et le style. Je t'engage de garder tout cela, sans en prêter ni même faire voir à personne. Ce sont nos trésors. Jouissons-en seuls! J'ai fait part à Ingres des choses aimables que tu lui disais, il m'a chargé de te remercier et de te dire mille choses honnêtes. C'est une fameuse marionnette; de même que presque tous les autres hommes, il change d'amis selon ses intérêts. Il est étroitement lié avec le Tartuffe C... Je lui en fais mon compliment, il choisit bien ses amis. Il est vrai que... mais je parle trop longtemps d'une chose indifférente. Je finirai ma lettre en te souhaitant, mon cher Dupré, toutes sortes de bonheur et te priant de ne jamais oublier celui qui sera éternellement ton ami.

David.

Je suis bien malheureux de ne pouvoir emmener avec moi mon Oscar, il est si aimable ! je le confesse, c'est encore un de mes tourments.

XX

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, 12 avril 1816.

Mon cher ami,

J'ai reçu les dessins que tu m'as envoyés par ces Anglais. J'ai reçu ces messieurs le plus honnêtement possible, ils ne m'ont pas paru très aimables et c'est le moindre de mes soucis, mais ce qui m'a fait le plus grand plaisir, c'est de voir de ton ouvrage. Je suis de plus en plus confirmé dans l'idée que j'ai, que tu ferais bien tes affaires à Londres. Pour moi, je serai toujours un malheureux, parce que je ne sais pas vivre avec les hommes.

Je viens d'écrire au maire de ma ville pour le remercier de la bonté qu'il a de vouloir bien recevoir ma tête d'Ulysse. Je lui parle aussi du besoin que j'aurais d'aller à Athènes; cela serait bien surprenant s'il me faisait faire ce voyage. Cependant, comme je n'y crois nullement, je fais mes préparatifs pour mon grand voyage, que j'aurais fait par mer si j'avais pu espérer t'avoir avec moi, car, si je vends ma tête d'Angéline, nous aurions assez d'argent pour nous deux. Mais allant seul, je m'en vais tout tranquillement par terre. J'espère partir dans dix jours d'ici tout au plus tard.

Ce matin j'ai reçu les dessins dont Pauline s'était chargée ; quand j'ai su qu'elle était à Rome, cela m'a fait beaucoup de peine, il faut que tu n'aies pas reçu mes deux lettres dans lesquelles je te priais de ne pas la laisser venir à Rome. Elle m'a écrit en m'envoyant tes calques, me disant qu'elle savait tout ce que je t'avais écrit contre elle. Elle n'a pas voulu me dire son adresse, elle me dit seulement que la veille de mon départ elle sera charmée de me faire ses adieux. Comme j'ai peu de caractère ! mais aussi quelle leçon pour l'avenir ! Tout cela t'aura coûté beaucoup d'argent, mais, mon ami, je te le rendrai le plus tôt possible et je serai toujours très reconnaissant des preuves d'amitié que j'ai reçues de toi.

Notre ami Gatteaux (1), qui est graveur du cabinet du comte d'Artois, a écrit à Cortot, afin qu'il te prie de lui envoyer à Paris tous les portraits de profil que tu pourras trouver de la princesse Marie Caroline, née le 5 novembre 1798, et qui doit être mariée au duc de Berry (2). Tu remettrais tous ces portraits à M. de Bourçay (3), consul à Naples, qui les fera passer à Gatteaux. Si tu veux t'occuper de cette affaire, fais-le de suite, car il en a le plus extrême besoin. Par M. de Blacas tu pourras aisément te procurer cela.

Je te prie de m'envoyer de suite les lettres que M. Degell t'a promises. Voilà le beau temps qui vient. Quel plaisir c'eût été de voyager ensemble ! Quelle foutue destinée qui nous sépare ainsi lorsque notre liaison pouvait nous être si avantageuse sous le rapport de l'étude !

Quel beau pays que Naples, c'est le seul pays qui m'ait laissé les plus vives impressions ; si le destin, qui m'a toujours

(1) Jacques-Édouard Gatteaux, graveur en médailles, né à Paris le 4 septembre 1788, prix de Rome en 1808, membre de l'Institut en 1845, mort à Paris le 8 février 1881.

(2) Le mariage eut lieu à Paris le 18 juin 1816.

(3) M. de Bourçay, consul à Naples.

été si contraire, me sourit un jour, je veux venir encore à Naples, je crois que mes idées s'élèveraient dans ce pays enchanteur...

Adieu, mon cher ami, je suis toujours pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

XXI

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, primo piano, Napoli.

Rome, le 6 mai 1816.

Mon cher ami,

Je quitte Rome demain matin. Je pars bien malheureux puisque je m'éloigne de toi, et du plus beau pays du monde. Il est, je t'avouerai, bien malheureux pour moi que tu n'aies pas pu mettre à exécution notre projet qui était de ne jamais nous séparer. Je n'ai pas de bonheur, et c'est cela qui me fait craindre de courir après une perte certaine. Car le désespoir s'empare facilement de moi et je suis bien résolu à ne pas souffrir longtemps...

Ce que tu me dis de Pauline est très juste, et cela m'a fait prendre la résolution, quoique en souffrant beaucoup, de ne plus la voir. Déjà elle s'était munie en route d'un amant. Je l'ai su. Cela n'a pas peu contribué à me donner du courage. J'aurais bien désiré te rembourser tout l'argent que tu lui as donné, mais mes fonds sont en si mauvais état que j'ai bien peur de ne pouvoir même pas effectuer mon projet, ce qui me rendrait le plus malheureux des hommes.

J'ai terminé et vendu ma tête d'Angéline et en ai reçu beaucoup de compliments, mais je l'ai vendue à vil prix au comte de Saint-Leu (1), qui m'en a donné 400 francs. Il est vrai que cela vient de la précipitation qu'a mise M. Lethière à fixer ce prix. Cependant, pour plusieurs raisons, je suis content d'avoir un ouvrage dans cette maison-là. Il y a déjà plusieurs personnes qui se sont dérangées pour aller la voir, et elles n'ont pas fait comme un certain personnage, qui disait : *Je ne veux rien voir de cet homme-là.*

Je ne sais comment faire pour m'excuser envers Mlle Elisa; cependant il n'y a pas trop de ma faute, car j'ai été obligé de travailler presque nuit et jour pour terminer mes travaux en marbre.

Adieu, mon cher bon ami, sois plus heureux que moi et rappelle-toi souvent de celui qui sera pour la vie ton fidèle ami.

DAVID.

L'ambassadeur, après avoir vu mes travaux, m'a donné une lettre pour l'ambassadeur qui est à Londres. Notre bon ami Cortot, outre la figure du roi, vient d'obtenir le buste en marbre d'Henri IV. Je t'écrirai dans les villes où je passerai. Écris-moi aussi souvent que tu le pourras.

J'abandonne à Petitot (2) mon pauvre Oscar!

(1) Louis Bonaparte, comte de Saint-Leu, frère de Napoléon Ier.
(2) Louis Petitot, statuaire, né à Paris le 13 juin 1794, prix de Rome en 1814, membre de l'Institut en 1835, mort à Paris le 1er juin 1862.

XXII

Al signor Dupré, pittor,

Vico Ritiro Mondragone, n° 19, al primo piano, Napoli.

Modène, le 15 mai 1816.

Mon cher ami,

Je t'ai écrit en partant de Rome, j'espère que tu auras reçu ma lettre ; demain, je mettrai celle-ci à la poste de Modène par où je passe pour aller à Milan. De cette ville le voiturier et les autres voyageurs s'informeront si le Simplon est praticable ; alors, s'il l'était, nous le passerions et n'irions ni à Turin ni à Lyon, ce qui me vexe beaucoup parce que je t'aurais prié de m'écrire dans une de ces deux villes, car je suis bien privé de ne plus recevoir de tes nouvelles ; pour que je sois sûr de recevoir ta lettre, envoie-la-moi à Paris où je resterai au moins deux jours, pour continuer ensuite mon voyage jusqu'à Calais. Je tremble de n'avoir pas assez d'argent, cependant j'économise beaucoup sur ma nourriture.

Écris-moi, mon cher bon ami, ce que tu penses faire. Si tu veux recevoir un conseil d'ami qui t'aime bien, ne reste pas plus longtemps dans un pays où l'on s'endort. Il faut actuellement tenter de faire de grandes choses. Il vaudrait mieux faire quelques portraits pendant quelque temps, pour se faire des connaissances, qui vous mettent à même de faire de grandes choses. Réfléchis bien, mon cher ami, je peux me tromper, mais j'en serai la première victime, puisque je vais mettre à exécution ce que je te conseille...

Si je peux exister dans ce pays, mes études prendront une autre marche. J'ai réfléchi et j'espère beaucoup. Mais

il m'aurait été très agréable d'effectuer ces grands projets avec toi. L'ambassadeur de France m'a donné une lettre pour celui d'Angleterre, et cela, sans que je la lui demande. Je voudrais te faire lire les lettres de M. Canova; il me recommande comme si j'étais son fils.

Adieu, mon bon ami, conserve-moi ton amitié et crois à la sincérité de la mienne. Surtout écris-moi. Je suis désespéré de n'avoir pas envoyé le croquis à M[lle] Buonafide. Il est cependant fait. Présente-lui mon respect. Écris-moi si tu veux que je dise quelque chose à tes parents. Écris aussi quelquefois aux dames Rosa; si j'avais eu de l'argent, j'aurais eu grand plaisir à leur faire un cadeau.

Le voiturin me dit que nous passerons par Turin, alors écris-moi de suite, car nous y serons bien promptement. Adieu, mon ami, ne m'oublie pas, je t'en prie, car j'ai bien des ennuis ; toi seul peux me donner un peu de courage.

DAVID.

XXIII

Al signor L. Dupré, pittor,

Roma.

Milan, le 20 mai 1816.

Mon cher ami,

Je t'ai déjà écrit une lettre depuis mon départ de Rome. Je t'écris encore de Milan, parce que c'est en t'écrivant le seul moyen de me consoler un peu de la peine que j'éprouve de n'être pas avec toi. Je vois de bien belles choses qui me

montent beaucoup la tête, mais je suis seul! Les cinq prêtres, qui voyagent avec moi, n'entendent nullement la langue des artistes. J'éprouve d'ailleurs le plus grand ennui dans la société de ces hommes-là, mais encore quinze jours et j'en serai débarrassé. Écris-moi à Lyon et tâche de m'inspirer un peu de courage, car j'en suis actuellement dépourvu.

Aussitôt arrivé à Lodi, je fus visiter ce fameux pont qui est sur l'Adda. Je voulais t'écrire les sensations que j'y éprouvais, mais je réfléchis de suite que, tes sensations étant les mêmes que les miennes, tu te figurerais aisément être sur ce fameux théâtre de notre gloire passée...

J'ai vu la cathédrale de Milan, j'en suis étourdi ! Ce que j'y ai gagné, c'est un grand mal de tête et de me confirmer dans l'idée que les Grecs seuls ont su faire bien et grand avec peu de chose.

Les temples de Pœstum m'ont laissé un souvenir bien agréable, parce qu'ils ne m'ont pas fatigué. Pourquoi les architectes gothiques n'ont-ils pas suivi la route des grands peintres de la Renaissance? J'ai vu cependant des églises de la Renaissance (en petit nombre à la vérité) dont l'architecture m'a fait grand plaisir.

Si tu passes par Milan, il faut voir l'église Saint-Ambroise. Elle est d'un joli goût, elle a été bâtie du temps des derniers empereurs.

Dans ma dernière lettre j'ai oublié de parler de Pauline. Après plusieurs démarches faites pour me voir, je lui ai dit que je n'avais pas d'argent et je ne l'ai plus revue que lorsqu'elle a entendu dire que j'avais vendu ma tête au prince Louis. Mais j'étais bien froid à son égard. Elle a écrit à Pradier (1), sans doute pour nouer avec lui. Moi je l'ai averti qu'il

(1) James Pradier, sculpteur, né à Genève le 23 mai 1790, prix de Rome en 1813, membre de l'Institut en 1827, mort à Bougival le 4 juin 1852.



ne se laisse pas vexer par cette personne. A Terracina elle avait fait connaissance d'un militaire qui lui a de suite trouvé une chambre. Que je suis malheureux ! je suis toujours la dupe de mon peu de caractère. Mais la seule chose qui me console, c'est que j'espère que tu es toujours mon sincère ami et que tu feras tout ton possible pour que nous soyons bientôt ensemble. Adieu, mon cher ami, écris-moi de suite si tu veux que je reçoive ta lettre à Lyon et dis-moi si tu veux que je dise quelque chose à tes parents.

Ton fidèle ami,

DAVID.

XXIV

Al signor Dupré, pittor,

Strada Gregoriana, n° 33, Casa Rosa, n° 33, Roma (Italia).

Paris, le 14 août 1816.

Mon cher ami,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres, et, si je n'avais vu tes parents, qui ont eu la bonté de me donner de tes nouvelles, j'ignorerais même où je dois t'adresser mes lettres. Je t'ai écrit en partant de Rome et puis de toutes les villes par où je passais, sans pouvoir recevoir trois mots de réponse. Enfin j'ai appris que tu étais à Rome et chez nos bonnes et respectables amies Mmes Rosa. J'envie souvent ton sort et je soupire non seulement après Rome, mais après l'Italie. Je n'ai pas le courage de me faire une raison sur cet article. Jouis, mon cher ami, de ce beau pays, car ce sont les plus

belles jouissances que tu auras dans ta vie. Parcours la nuit le Campo Vaccino. Pour moi je m'applaudis beaucoup de mes promenades du Colisée, j'ai acquis là des souvenirs qui me consoleront des ennuis de ce monde. J'ai souvent passé plus de deux heures assis dans ce petit chemin, qui conduit à ce couvent qui est sur le mont Palatin. Si je ne m'étais pas laissé dominer par ma passion pour les femmes, les quatre années que j'ai passées à Rome auraient été les plus belles de ma vie; mais je suis trop *outré* dans mes goûts, je ne sais jamais m'arrêter à propos...

Je t'engage à ne pas perdre ton temps à Rome : il y a beaucoup de choses utiles à l'étude et que j'ai négligées totalement. Je voulais faire beaucoup de traits d'après les belles mosaïques du temps de Constantin, j'en sens actuellement toute l'utilité. Si tu le peux, ne néglige pas d'en faire des traits.

Tu auras sans doute appris que le ministre m'a donné à faire la statue du grand Condé pour le pont Louis XVI, et un atelier à la Sorbonne. Cela est venu très à propos, car je me désespérais, ayant mangé à Londres le peu d'argent que j'avais. C'est un début qui peut m'être très avantageux, si je réussis, mais c'est une bien faible consolation à mes regrets. J'ai beau *me battre les flancs*, pour me monter la tête, les toits pointus et les pluies continuelles que nous avons ici me gèlent l'imagination. Cependant il ne faut pas succomber absolument sous le poids de ses regrets, il me reste une ressource dans l'étude et je vais m'y donner avec toute l'ardeur que j'avais autrefois. J'espère avoir des facilités que je n'avais pas à Rome. J'ai un ami de mon pays (1), qui dirige les travaux anatomiques de l'École de médecine, il m'a

(1) Pierre-Augustin Béclard, chirurgien, né à Angers le 15 octobre 1785, mort à Paris le 17 mars 1825.



promis de me donner autant de cadavres que je voudrais, c'est déjà un très grand avantage.

Je t'assure que je désirerais ardemment te voir à Paris pour étudier ensemble et même j'ai dit à ton père que je t'engagerais à revenir, mais j'ai pensé aux tourments que j'éprouve de ne plus être à Rome, et cette idée m'a retenu de te donner des conseils à cet égard et puis j'ai réfléchi aux raisons qui t'attachaient à une terre qui renferme le motif de souvenirs si attendrissants; mon cher Dupré, quand tu prendras la résolution de quitter l'Italie, dis adieu au bonheur.

Je n'ai pas tout à fait réussi dans mon voyage en Angleterre; j'y ai trouvé, encore plus qu'en France, des cœurs de fer, personne n'a pris aucun intérêt à moi. Mais j'ai vu les bas-reliefs d'Athènes et Flaxman. J'emporte la plus haute idée du talent de Phidias et de Flaxman la conviction de son extrême faiblesse en sculpture. J'ai rapporté de ce pays une extrême envie de travailler et une grande haine contre des gens qui ne nous aiment pas.

Mon cher ami, je te prie de dire mille choses honnêtes de ma part aux dames Rosa. Dis-leur que, si je ne leur ai pas écrit, c'est que je ne puis écrire en italien, mais que je fais toujours des vœux pour leur prospérité.

Tu diras aussi bien des choses à Pallière (1), à Petitot, Pradier et Desbœufs (2), ainsi qu'à tous ces messieurs. Tu diras à Pradier que je lui ai écrit trois lettres sans en avoir de réponse.

Pour Jules, je te serai extrêmement obligé de lui dire de ma part, que je pense toujours à lui, que je lui aurais

(1) Louis-Vincent-Léon Pallière, peintre, né à Bordeaux le 19 juillet 1787, prix de Rome en 1812, mort à Bordeaux le 29 décembre 1820.

(2) Antoine Desbœufs, graveur en médailles et statuaire, né à Paris le 13 octobre 1793, prix de Rome (gravure en médailles) en 1814, mort à Passy en juillet 1862.

déjà écrit si je pouvais le faire en italien; dis-lui bien que je lui souhaite beaucoup de bonheur, que je me rappelle toujours les preuves d'amitié que j'ai reçues de lui.

L'ami Ingres, auquel je souhaite cependant une bonne santé et beaucoup de bonheur, n'a pas eu la complaisance de répondre à ma lettre; il est fâcheux pour moi qu'on ne m'écrive pas, car, si ce n'est du mépris de la part de mes amis, c'est du moins une très grande indifférence. Tu me donneras des détails sur Pauline. Tu salueras pour moi Mme Bonfilli qui demeure dans la rue Fratinna avec son père et qui a été élevée en Angleterre. Je t'engage à la voir quelquefois.

Adieu, mon cher bon ami; quoique nous soyons bien éloignés, je te demande de m'écrire le plus souvent et le plus longuement possible, car c'est pour moi une très grande consolation. Conserve-moi ton amitié et crois à l'inviolabilité de la mienne et au désir que j'ai de t'en donner des preuves.

DAVID.

Salue pour moi notre bon ami Alexandre. Donne-moi des nouvelles de mon pauvre Oscar, j'aimerais l'avoir avec moi. Sa vue me rappellerait parfois des souvenirs. Mais, en y réfléchissant, il est plus heureux qu'il ne le serait ici. Tu ris sans doute. *Ci vuol patienza !*

Je te renouvelle ma prière de ne montrer mes lettres à personne. Tu dois avoir de nouveaux calques, ne les fais voir à personne, pas plus que tes études, ce sont des objets dont tu dois rester seul propriétaire. J'ai eu la bêtise de prêter à quelques personnes de mes croquis et ces mêmes personnes n'ont pas agi de même avec moi. Que cela te serve de leçon. D'ailleurs nous nous sommes assez expliqués sur cet article, qui est très important.

M. de Forbin est directeur des Arts; il a le projet d'aller

en Grèce l'année prochaine. Presque tous les peintres ont des tableaux à faire.

Tu me ferais un grand plaisir de me faire un trait de la Louve en bronze qui est au Capitole, celle qui a été frappée de la foudre.

Voici mon adresse : David, sculpteur, *au Musée des Artistes,* rue de la Sorbonne, Paris.

XXV

A Monsieur Dupré, peintre,

Strada Gregoriana, n° 34, Trinita di Monti, Roma.

Paris, 7 novembre 1816.

Mon cher ami,

Je suis toujours malheureux quand j'entends parler de ce que quelqu'un va à Rome. Je maudis mon sort qui m'a fait apprendre que j'avais une prolongation, lorsqu'il n'était plus temps. Enfin me voilà à Paris, j'ai passé toute la belle saison en voyage. On me donne un travail que tout le monde dit intéressant, on ne me donne pas d'argent en acompte. Je suis obligé d'emprunter pour exister. Pour comble de bonheur, deux de mes sœurs, qui me croient un homme très riche, vont arriver demain à Paris. Me voilà père de famille ! et puis tant d'autres ennuis, qui naissent de ma trop grande confiance, de ma faiblesse et de mon scélérat de sort. Je ne sais où trouver de consolations. Si tu étais ici, j'aurais au moins un consolateur. Je désire souvent ton retour. D'autres fois je doute si cela serait un grand bonheur pour toi, car tu

vas te trouver dans le même cas que moi, avec tes parents; enfin, quand on est deux amis ensemble, on se console plus facilement. Je suis bien fâché de ce que mes projets ne se soient pas réalisés, j'aurais pu rendre service à mes parents, sans les avoir toujours avec moi. *Ci vuol patienza!*

Il paraît que les dames Rosa sont fâchées contre moi, car tu ne me dis rien dans ta dernière lettre, cependant dis-leur bien des choses honnêtes de ma part, ainsi qu'au bon Julio, que j'aime toujours de tout mon cœur.

Adieu, mon cher ami, conserve-moi toujours ton amitié et compte sur l'inviolabilité de la mienne.

DAVID.

Mille choses honnêtes à M. Granet. Dans quelques jours je t'écrirai une plus longue lettre. Je te remercie du calque que tu m'as envoyé par l'ami Chélard.

XXVI

M. Dupré, peintre,

N° 33, rue Grégoriana, Trinita di Monti, Roma

Paris, 1816.

Mon cher ami,

Voilà encore un crève-cœur pour moi de voir partir des personnes de ma connaissance pour l'Italie. Comme j'envie leur sort! ils vont voir le paradis terrestre. Moi, je serais

encore plus heureux puisque j'y retrouverais un bon ami, qui, sans doute, n'a pas perdu le souvenir de notre intimité. Je suis persuadé que mon âme reprendrait de l'activité, n'étant plus accablée par l'idée qu'il n'existe plus de bonheur pour moi. Je me ferais illusion sur une vie qui n'est au fait qu'un fardeau.

Mais c'est assez parler de moi, je voulais te dire que tu vas jouir de la société de deux artistes bien estimables, qui ont la bonté de me témoigner de l'amitié. Celui qui veut bien se charger de cette lettre est M. Godefroy (1), que tu as connu à l'Académie. Ces messieurs désirent rester à Rome quelque temps. Tu me feras bien plaisir si tu peux leur enseigner les moyens de dessiner à Pompeï et à Portici. J'écris aussi un mot à Lemasle pour ce même objet.

Je suis bien content, mon cher ami, que ton existence soit assurée par cette pension; pense bien que ce sont les plus belles années de ta vie, *qu'ici c'est l'Enfer,* jouis-en, car tu seras obligé de vivre comme moi de souvenirs et c'est une existence qui devient stérile bien promptement, quand on ne peut pas les renouveler. Je te fais mon compliment d'avoir choisi ce que tu fais, cela me paraît bien composé, je ne doute pas que ce soit une bonne chose. Tu es à la source pour les costumes romains. Ce bel arc composé des bas-reliefs qui ornaient celui de Trajan pourra te fournir d'excellents matériaux pour les beaux casques et tant d'autres choses.

Après cela, ces belles têtes que l'on trouve à Rome parmi les gens du peuple te serviront beaucoup, car tu sais bien qu'il ne faut jamais perdre de vue la nature, que l'antique ne sert qu'à nous épurer le goût, afin de discerner ce qu'elle a de défectueux et alors l'éviter. Dans ma prochaine lettre je te donnerai quelques notes tirées d'un ouvrage qu'on

(1) Probablement le graveur Jean Godefroy, né à Londres en 1771, mort à Paris le 3 septembre 1839.



appelle la *Gaule Poétique,* cela pourra t'aider pour les Gaulois, qui doivent différer de caractère avec les Romains.

Adieu, mon cher Dupré, porte-toi bien et crois à mon éternelle amitié.

DAVID.

XXVII

M. Dupré, peintre,

Strada Gregoriana, Casa Rosa, à Rome.

Paris, le 7 septembre 1817.

Mon cher ami,

Je saisis avec empressement l'occasion que me procure M. Norry (1). Enfin je serai sûr que cette lettre te parviendra et que tu me répondras. J'ai reçu de toi trop de preuves d'une constante amitié pour t'accuser de négligence à mon égard, ce sont les postes que j'accuse. Dans une de mes lettres, je te priais de me dire quelle était la hauteur des figures de Montecavallo et de me donner des détails de tout ce qu'on fait parmi les artistes, tant sculpteurs que peintres. Si tu savais combien je suis malheureux par l'ennui que j'éprouve ici, bien sûr que tu m'accorderais ce que je te demande.

Chélard, Châtillon et Herold se plaignent de ce que t'ayant écrit, tu ne leur réponds pas. Ces deux derniers m'ont donné de petits billets pour toi, que tu trouveras inclus dans cette lettre.

(1) Charles Norry, architecte, né à Paris en 1756, mort à Paris le 16 novembre 1836.

Il y a déjà plusieurs années qu'on a donné des travaux à tous les artistes indistinctement. Actuellement, ce beau feu est passé; on a vu éclore une foule de croûtes, moi-même je m'en suis mêlé, et tu sais comme je m'en acquitte. Il n'en est pas de même du célèbre Abel (1) et de Couder (2). Ils ont acquis une gloire qui rivalise (selon les journalistes) avec celle de M. David!

J'ignore si tu savais qu'Abel est noble, du moins que son père l'était.

Oh! mon cher Dupré, combien tout ce que je vois ici me fait regretter l'Italie. Je t'avoue que l'idée que j'ai qu'un jour je pourrai y retourner m'aide à supporter le poids d'une vie qui, d'ailleurs, n'est semée, pour moi, que d'amertume. Si je ne puis réussir à y rester, comme j'aurais désiré, mon intention est de me mettre dans un couvent de religieux; ne ris pas de ce projet, mon cher ami, il pourrait bien avoir un jour son exécution. Cependant il faut que je pense au sort de cette famille qui attendait ma venue en France comme on attend le Messie.

Je désire que tes travaux à Rome te mettent à même de vivre et d'étudier, mais je suis étonné de ce que, sachant que M. de Forbin fût tout-puissant dans les arts, tu aies négligé la copie dont il t'avait chargé. Il paraît que cela lui a fait beaucoup de peine. Moi, j'ai assuré ton père de ce qu'il fallait attribuer le retard que tu as mis à finir cette copie plutôt à un manque d'argent qu'à une négligence de ta part. Ton père, comme le mien, s'imagine qu'un artiste ne manque jamais d'argent, et que c'est notre faute si nous n'en avons pas beaucoup. Je me suis permis de prouver à

(1) Alexandre-Denis Abel de Pujol, peintre, né à Valenciennes le 30 janvier 1785, prix de Rome en 1811, membre de l'Institut en 1835, mort à Paris le 28 septembre 1861.

(2) Auguste Couder, peintre, né à Paris le 1er avril 1790, membre de l'Institut en 1839, mort à Paris le 21 juillet 1873.

ton père qu'il se trompait sur cet article, et que toi et moi nous n'étions pas les enfants gâtés de la fortune...

Tes parents se plaignent très fort de ce que tu ne leur écris pas. Je suis témoin de ce que ton frère saisit toutes les occasions pour t'écrire; je t'assure qu'il a l'air de bien t'aimer, ainsi que ta sœur.

Mon cher ami, si tu veux me donner une grande preuve d'amitié, écris-moi aussitôt que tu auras reçu cette lettre. Donne-moi beaucoup de détails, serre les lignes, parle-moi surtout de toi et des arts, dis aux dames Rosa mille choses honnêtes de ma part; dis à Mlle Annafelice que je suis extrêmement étonné de son silence à mon égard. J'ignore ce qui a pu m'attirer un tel oubli. Pour moi, je ne cesse de me rappeler les honnêtetés que j'ai reçues de cette famille. Quand nous sommes avec Drölling, nous parlons souvent de ces dames. Toi-même, mon cher Dupré, tu ne m'en as jamais parlé.

Voilà le mois d'octobre, je nous vois encore partir comme deux soleils; nous ne prévoyions pas dans ce temps-là, où nous étions si contents d'être ensemble, que notre malheureuse étoile nous éloignerait continuellement l'un de l'autre. Mais, au moins, pour Dieu, écris-nous donc au moins tous les mois une fois.

Tu dois avoir fait bien des conquêtes à Rome, elles sont si belles, les Romaines! Ici, les femmes sont si bégueules et si... comment dirai-je?

Enfin, je n'ai rien fait de bon; j'en suis toujours réduit à la *strada fatinna*, du moins tout le temps que mon malheureux rhumatisme me laisse libre. Dis-moi si Mlle Janette est mariée; dis à M. et Mme Chales, ainsi qu'à M. Janette, bien des choses de ma part. Dis bien des choses à ce bon Julio, et que si je savais écrire en italien il aurait une lettre, mais je ne sais plus dire actuellement que quelques mots.

Adieu, mon cher Dupré, je suis toujours ton fidèle ami.

DAVID.

Voilà toujours mon adresse : au Musée des Artistes, à la Sorbonne. Dis bien des choses à notre bon ami Alexandre. Ne m'oublie pas auprès de M. Granet et M. et Mme Ingres.

XXVIII

Paris, le 15 novembre 1817.

Mon cher ami,

Je te prie de me faire savoir quels sont les motifs qui me privent de recevoir de tes nouvelles.

Il est étonnant que tu n'aies pas eu la complaisance de répondre au moins une fois à toutes les lettres détaillées que tu as dû nécessairement recevoir de moi. Enfin je compte sur ton amitié pour vouloir bien m'expliquer ce silence qui, en me faisant beaucoup de peine, pourrait me faire croire que tu as totalement oublié ton fidèle ami.

DAVID.

Je te prie de saluer M. Granet pour moi et de le prier de me donner le texte des Mémoires de la vie du Puget avec le nom de l'imprimeur ou du libraire.

XXIX

M. Dupré, peintre,

A Rome.

Paris, le 6 octobre 1818.

Mon cher bon ami,

Je commencerai ma lettre par m'accuser de mon impardonnable paresse à ton égard; je te prie de m'excuser en raison de mon cœur qui ne cessera jamais de t'être entièrement dévoué. Je désire beaucoup te revoir à Paris. C'est l'égoïsme qui me fait parler, car, pour toi, tu pourras te convaincre que quand on quitte l'Italie, on y laisse le bonheur. Tu viendras dans notre pays de boue apprendre à connaître l'ennui sous toutes les formes. Du moins, je puis me flatter de ce que tu y trouveras un ami sincère, ce qui m'a manqué totalement puisque j'ai été séparé de toi.

Je suis charmé de savoir que tes affaires vont assez bien : tâche de finir ton tableau pour le Salon. Il est important pour toi de faire voir que tu mérites aussi des encouragements. Il faut se presser de paraître sur la scène, si l'on veut y jouer le premier rôle, car à Paris personne ne dort. Ton tableau me paraît très bien composé; je te félicite d'avoir choisi ce sujet, il fait honneur à tes sentiments, et il est impossible que tu ne sentes vivement des expressions si convenables à la situation présente de notre chère patrie...

Je ne pourrais te donner des costumes gaulois qu'en les cherchant dans *l'Antiquité expliquée* du père Montfaucon, ouvrage que tu trouveras à la Bibliothèque de l'Académie. Mais je vais te transcrire quelques notes extraites d'un livre

très intéressant, elles pourront te donner une idée des hommes que tu dois représenter.

Aux Thermopyles. Il s'engagea un combat terrible : les Gaulois, rejetant tous autres avantages que ceux de la force et de l'adresse, se dépouillèrent de leurs vêtements et ne voulurent garder que leurs épées. S'autorisant de cet exemple, l'artiste qui représentera les batailles de l'antiquité, où figurèrent presque toujours les Gaulois, pourra les distinguer des autres peuples par cette nudité qu'ornaient, sans la cacher, *les colliers et les bracelets d'or.* Écoutez ceux qui ont parlé du courage des Gaulois, ils vous les peindront vaillants, fiers, impétueux, avides de périls et d'adversaires et se plaisant à lutter avec les courants rapides et les tourbillons des tempêtes. Ils vous diront que des serments et des vœux solennels les liaient au culte de la Victoire, que leur devise était *vaincre ou mourir,* que leurs plaisirs et leurs jeux étaient dans les batailles, et que, aux jours de combats, ils ne portaient, au lieu de casques, que des couronnes de fleurs. Ils vous parleront de leur *haute stature,* qu'a plus d'une fois mesurée notre œil étonné sur les ossements que révélèrent de vieux tombeaux écroulés sous les pas des voyageurs. *Les Francs avaient une taille élevée, une voix terrible et des yeux étincelants, leurs lèvres s'ombrageaient d'une barbe épaisse, leur chevelure tressée était retenue sur leur front par un réseau d'or ou par des cercles de cuivre. Leurs corps, aussi blancs que l'albâtre, se couvraient à demi de peaux de bêtes féroces.*

Ils avaient des boucliers d'osier avec lesquels ils franchissaient les fleuves, ils avaient des haches à deux tranchants. Le jeune guerrier portait un anneau de fer au bras et ne le quittait qu'après une belle action. Les Druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis, des lyres d'or. Ils avaient

aussi des casques surmontés de très grandes aigrettes. C'est là que ces terribles Semnothées, le front ceint de feuilles de chêne et du bandeau étoilé, emblème de l'apothéose, venaient encourager les Gaulois au combat. Mais les Francs sont maîtres de tes murs, les vois-tu forcer tes portes! Vois-tu briller leurs colliers d'or sur leurs poitrines, plus blanches que l'écume des flots du Vahal et leur étendard!...

Ces notes sont écrites ici sans ordre, mais elles te donneront une idée du caractère de nos illustres ancêtres. Ton sujet est admirable, ta composition me paraît bonne. Je ne doute nullement que tu ne réussisses complètement. Mais, mon cher ami, il faut travailler ferme. Il y a beaucoup d'ouvrage dans ce sujet, et il faut tout faire en conscience, tout d'après nature, car c'est le moyen d'être original.

Pour moi, mon cher ami, mes affaires sont horriblement embrouillées, je ne pourrai avoir le marbre de mon Condé qu'au printemps prochain, et alors je toucherai de l'argent. Jusque-là, je suis obligé de faire des travaux sur lesquels je perds beaucoup, parce qu'ils sont très mal payés. Tu vois, c'est tout différent du sort heureux qu'on se plaisait à me faire à Rome et dont tu m'as fait compliment. Les jeunes peintres ont plus de travaux qu'ils n'en peuvent faire, mais on oublie beaucoup les sculpteurs qui promettent d'avoir un jour du talent. Un jour tu sauras le pourquoi et tu riras comme moi de la petitesse de caractère de certains hommes qui se croient grands.

J'ai eu, il y a quelques jours, la visite de l'ami Desjardins, qui arrive d'Amérique, où il croyait faire de bonnes affaires. Il espère, sous peu, aller en Russie; il veut à toutes forces faire fortune. Abel (de Pujol) est actuellement dans la route de la fortune, il est couvert de travaux, il a beaucoup d'élèves. Une grande partie des membres de l'Institut lui font espérer que la première place vacante sera pour lui. Herold

fait toujours des opéras qui réussissent, il se plaint beaucoup de ton silence à son égard, ainsi que Châtillon. Tous les deux m'ont donné une petite lettre que je t'ai fait passer il y a déjà longtemps, je crois qu'ils ne méritent (1). . . . .
. . . .

XXX

A M. Dupré, peintre,

A Rome.

Paris, 1819.

J'ai bien besoin de ton indulgence, mon cher ami, pour me faire excuser mon indigne paresse; je t'assure que si je t'écrivais aussi souvent que je pense à toi, tu serais accablé de lettres. Cependant je n'ai pas manqué de t'écrire lorsque tu me demandais des renseignements sur les Gaulois. Je t'ai envoyé tout ce que j'ai pu trouver. Si tu n'as pas reçu cette lettre, cela m'étonne beaucoup.

Ton sujet me paraît très bien composé, il est très beau et pourrait produire une très vive sensation sur l'esprit des Français, qui annoncent ne pas renoncer à cette énergie qui leur a fait faire de si belles choses. Travaille donc. mon cher ami, avec élan, à ce tableau. Termine-le promptement, afin qu'il soit exposé au Salon prochain. Défie-toi de cette crainte que tu as de ton talent, il faut donner beaucoup à l'inspiration. Je pense que ton intention est de revenir en France, je le désire de tout mon cœur et de toute mon âme;

(1) Cette lettre est incomplète.

je crois que tu dois prendre ce parti si tu veux faire tes affaires, je ne te dirai pas si tu veux être heureux, car je pense que le bonheur n'existe que sous le ciel de l'Italie.

Il y a déjà quatre années que je suis en France, et je ne puis me consoler d'avoir quitté l'Italie. J'ai Paris en horreur, et je t'assure que le plus grand tourment que je puisse éprouver serait de croire que je dois y finir mes jours. J'ai, à la vérité, éprouvé de rudes épreuves dans mes affections les plus chères : deux de mes sœurs, que j'aimais de toute mon âme, sont mortes; mon père, depuis plus de six mois, a une maladie qui ne me laisse aucune espérance de le racheter à la vie; tout cela m'accable.

Tu dois aussi t'attendre, mon cher ami, à des contrariétés. Le Ciel a fait notre destinée à peu près semblable; cependant tes parents se portent assez bien, ton frère me paraît un jeune homme bien intéressant, et, si je ne me trompe, il devrait se faire un sort brillant dans la carrière qu'il suit, je désire que mon pressentiment se réalise.

Tu as vu un bien beau pays! Quel tourment pour moi de ne pas avoir fait ce voyage avec toi, nous aurions au moins réalisé ensemble un projet qui nous inspirait tant. Enfin tu as rapporté de beaux et grands souvenirs. Tu dois avoir fait beaucoup de dessins. Comme peintre, ce beau ciel a dû bien t'inspirer et te laisser des impressions qui ne peuvent que tourner à l'avantage de ton art; je t'assure que j'ai bien applaudi à ce voyage. Peut-être qu'un jour tu me guideras dans ce beau pays! Je me fais sans doute des illusions, mais je suis bien décidé à tout faire pour les réaliser.

Je t'envoie une gravure représentant des prêtres druides, le costume est très beau; ils avaient, comme tu sais, des lyres d'or. La forme de celles qui sont dans l'*Ossian* de Gérard conviendrait bien.

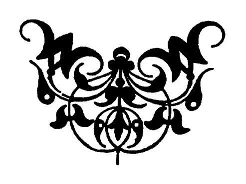
Courage, mon bon ami, ne te laisse pas gagner par le temps, il passe rapidement, et tu manquerais encore l'occasion du Salon prochain. Puisque nous sommes sans fortune, tâchons de ne pas succomber sous le poids de notre sort. Il est beau de se raidir contre lui et de le vaincre. Pour moi, je suis enterré dans les ganaches de figures. Si je n'avais pas tant de charges, j'aurais pu faire une figure nue et peut-être me faire un peu de réputation, mais je ne me regarde pas comme vaincu.

Adieu, mon cher bon ami, n'imite pas ma paresse, écris-moi le plus que tu pourras. Si tu savais comme une lettre de toi me rend heureux. Enfin, je serais bien plus content si tu apportais toi-même ta lettre.

Ton dévoué et fidèle ami,

David.

Le jeune homme qui a la complaisance de te remettre cette lettre est un architecte qui désire bien connaître des artistes à Rome. Tu lui seras utile tant que tu pourras, tu me feras plaisir. Dis mille choses aimables à Mmes Rosa. Si je savais écrire l'italien, je leur écrirais.



TABLE

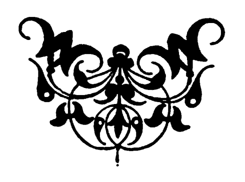
10

TABLE

LETTRES

DE DAVID D'ANGERS A LOUIS DUPRÉ

ILLUSTRATIONS



4150. — L.-Imp. réunies, rue Mignon, 2, Paris.

